



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



✓  
NB 12

B5 k. 13<sup>c</sup>

Presented to  
the



by  
the Publisher.  
1873.









FOUR ALLEMAND





# AMOUR ALLEMAND

---

**Comlommiers. — Typ. de A. MOUSSIN.**

---

# AMOUR ALLEMAND

SOUVENIRS RECUEILLIS DANS LES NOTES D'UN ÉTRANGER


PRÉCÉDÉS D'UNE PRÉFACE

PAR

MAX MÜLLER

---

TRADUIT DE L'ALLEMAND SUR LA TROISIÈME ÉDITION

PARIS  
LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE  
17, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE

—  
1873

35. / 13. 4



## NOTE DU TRADUCTEUR

---

Nous avons entrepris cette traduction, sur le conseil du savant et lettré M. Emile Verdet. Longtemps abandonnée, elle allait être enfin reprise et terminée, quand les événements sont venus retarder sa publication et la rendre, peut-être, plus difficile.

Une seconde édition de « Deutsche Liebe » avait déjà paru en 1866, augmentée d'une préface par l'illustre philologue d'Oxford, M. Max Müller, et, pendant la dernière guerre, une troisième édition, suivie de la traduction allemande des poésies d'Ar-

nold, de Wordsworth et de Michel-Ange, citées dans l'ouvrage, témoignait du succès obtenu, au delà du Rhin, par ces « Souvenirs d'un étranger. »

Nous avons profité de ces deux éditions. Si cette traduction rencontre, malgré la difficulté des temps, quelque faveur, elle le devra aux deux noms, si diversement célèbres, sous le patronage desquels nous la plaçons : Emile Verdet, Max Müller.

A. P.

# PRÉFACE

DE LA SECONDE ÉDITION

---

Qui ne s'est jamais assis à la table de travail où naguère encore s'asseyait un ami, aujourd'hui couché dans la tombe? Qui n'a jamais ouvert ces tiroirs, qui, pendant de longues années, ont conservé les souvenirs d'un cœur, aujourd'hui endormi dans la sainte paix de la dernière demeure? Là sont les lettres, qui lui étaient si chères, à ce cher ami; là les cahiers, les gravures, les livres annotés à chaque page. Qui peut désormais lire ces notes et les com-



prendre? Qui peut rassembler les feuilles fanées et flétries de cette rose, la ranimer, lui donner un nouveau parfum? Le feu, qui, chez les Grecs, recevait, pour les consumer, les restes des morts, le feu, dans lequel les anciens jetaient tout ce que les vivants avaient le plus aimé, est maintenant encore le plus sûr dépositaire de ces reliques. L'ami abandonné parcourt discrètement, en tremblant, ces pages que seuls avaient vues des yeux aujourd'hui fermés pour toujours, et lorsque d'un regard rapide, lisant à peine, il s'est assuré que ces pages, que ces lettres ne contiennent rien d'*important*, comme disent les hommes, il les jette à la hâte sur les charbons allumés..... les flammes jaillissent et tout disparaît.

Les pages qui suivent ont été sauvées de ces flammes. Elles étaient destinées d'abord aux seuls amis du mort; mais en des étrangers aussi elles ont trouvé

des amis, et il faut qu'elles retournent à des étrangers!  
L'éditeur en eût volontiers publié davantage; mais  
les autres feuilles sont inachevées, sans suite, et il a  
été impossible de les réunir et d'en former un tout.

Oxford, Janvier 1866.

Max MÜLLER.



# AMOUR ALLEMAND

---

## PREMIER SOUVENIR

---

L'enfance a ses secrets et ses prodiges — mais qui peut les dire, les expliquer? Nous avons tous traversé cette forêt merveilleuse et paisible; nous avons tous un jour ouvert les yeux dans un heureux étourdissement : la belle réalité de la vie inondait alors notre âme; nous ne savions pas où nous étions, qui nous étions — le monde entier était à nous et nous appartenions au monde entier. C'était une vie éternelle — sans commencement et sans fin, sans interruption, sans douleur. Notre cœur était pur comme

un ciel de printemps, frais comme le parfum de la violette, calme et saint comme une matinée de dimanche.

Qui donc a troublé cette paix divine de l'enfant? Comment cet être innocent, inconscient, peut-il jamais finir? Qui nous ravit le bonheur d'être seul à la fois et d'être à tous, pour nous laisser ainsi sans guide, sans ami, dans l'obscurité de la vie?

Ne dites pas, d'un ton sévère, que c'est le péché! Un enfant peut-il déjà pécher? Dites plutôt que nous ne le savons pas; il faut le reconnaître.

Est-ce le péché qui fait du bouton une fleur, de la fleur un fruit et du fruit de la poussière?

Est-ce le péché qui métamorphose la chenille en chrysalide, la chrysalide en papillon et le papillon en poussière?

Est-ce le péché qui change l'enfant en homme, l'homme en vieillard et le vieillard en poussière? — et qu'est-ce que la poussière?

Dites plutôt que nous ne le savons pas; il faut nous rendre.

Il est doux cependant de revenir par la pensée au

printemps de la vie, de remonter dans le passé — de *se souvenir*. Même dans l'été brûlant, dans le triste automne, dans l'hiver glacé de la vie, un jour de printemps brille çà et là, et le cœur se dit : « je me sens comme au printemps ! » C'est l'émotion que j'éprouve aujourd'hui : dans une forêt toute pleine de senteurs, couché sur la mousse, je repose mes membres fatigués, je regarde à travers le sombre feuillage l'azur infini du ciel et je cherche à ressaisir les premières impressions de mon enfance.

D'abord tout paraît oublié — la mémoire est comme une vieille bible de famille : les premières pages sont effacées, usées, maculées ; plus loin, vers le chapitre dans lequel Adam et Ève sont chassés du paradis terrestre, elles sont déjà plus propres et plus lisibles. Si du moins nous pouvions retrouver le frontispice, avec le lieu et la date de l'impression ! Mais il est perdu et nous n'avons pour le remplacer qu'un acte en bonne forme, — notre acte de baptême ; — nous y lisons la date de notre naissance, le nom de nos parents, ceux de notre parrain et de notre marraine, ce qu'il faut enfin pour croire que

nous ne sommes cependant pas des éditions *sine loco et anno*.

Mais le commencement? — N'y aurait-il donc pas de commencement, car c'est vers le commencement que cesse toute pensée et que tout souvenir s'arrête! Et si nous rêvons ainsi de l'enfance et de l'enfance à l'infini, le maudit commencement semble reculer toujours, et la pensée le poursuit sans pouvoir jamais l'atteindre, — comme l'enfant qui veut voir l'endroit où le bleu du ciel touche la terre : il court, il court, et le ciel court toujours devant lui et toujours touche la terre à l'horizon, — l'enfant se fatigue sans arriver jamais.

Mais que savons-nous donc, même quand nous parvenons à nous rappeler la première apparition de notre conscience? Le souvenir ressemble alors à un caniche, qui sort de l'eau et, les yeux encore noyés, se secoue d'un air si drôle.

Je crois me rappeler cependant le jour où je regardai les étoiles pour la première fois. Je les avais vues peut-être plusieurs fois auparavant; mais un soir, quoique je fusse couché dans les bras de ma

mère, il me sembla qu'il faisait froid; j'étais inquiet, je tremblais, j'avais peur, enfin il se passait en moi quelque chose qui rendait ma petite personne plus réfléchie que de coutume. Ma mère alors me montra les étoiles qui brillaient au ciel : je les regardai avec étonnement, l'idée me vint que ces jolies étoiles étaient l'ouvrage de ma mère; je me sentis ensuite réchauffé et sans doute je m'endormis.

Je me souviens encore d'une autre impression : j'étais couché sur l'herbe, et, autour de moi, tout s'agitait, dansait et bourdonnait; il vint un essaim de petits êtres ailés qui se posèrent, en me disant bonjour, sur mon front, sur mes yeux; mais les yeux me firent mal et j'appelai ma mère : « Pauvre enfant, dit-elle, en me prenant dans ses bras, comme « les abeilles l'ont piqué! » Je ne pouvais plus ouvrir les yeux, ni voir le bleu du ciel; mais ma mère avait à la main un bouquet de violettes fraîches, et je sentis comme un parfum bleu-foncé, d'une délicieuse fraîcheur. — Encore aujourd'hui, quand je trouve les premières violettes, il me semble que je



dois fermer les yeux pour revoir le ciel bleu-foncé de ces premiers jours.

Plus tard, je me le rappelle encore, un monde nouveau m'apparut, plus beau que le ciel étoilé, plus doux que le parfum des violettes. C'était le matin, le jour de Pâques; ma mère m'avait éveillé de bonne heure. Devant la fenêtre se dressait notre vieille église; elle n'était pas belle, mais elle avait un toit élevé, une haute tour surmontée d'une croix dorée, et elle semblait beaucoup plus vieille, elle était plus noire que les autres maisons. Une fois, j'avais voulu savoir qui l'habitait, et j'avais regardé à travers la grille de fer; mais l'intérieur était vide, froid et lugubre; pas une seule âme dans toute la maison! Depuis, je n'avais jamais passé devant la porte sans frissonner. Le jour de Pâques, il avait plu le matin, le soleil s'était ensuite levé dans toute sa splendeur, et la vieille église, avec son toit d'ardoises grisâtres et ses hautes fenêtres, la tour et la croix d'or brillaient d'un éclat tout merveilleux. Bientôt la lumière, qui passait à travers les hautes fenêtres, parut s'animer et se mouvoir, mais elle était trop

vive pour qu'il me fût possible de la regarder plus longtemps; je fermai les yeux, sans cesser de la voir et il me sembla que tout n'était au dedans de moi que lumière, parfums et chants joyeux.

Ce fut comme si une nouvelle vie commençait pour moi : j'étais devenu un autre homme. J'interrogeai ma mère : « C'est le chant de Pâques, me dit-elle; on chante à l'église. » Quelle joyeuse, quelle pieuse hymne c'était! j'en étais ému jusqu'au fond du cœur. Jamais je n'ai pu la retrouver. C'était sans doute un de ces vieux cantiques, qui attendrissent si souvent l'âme rigide de notre vénérable Luther. Je ne l'ai jamais entendu depuis; mais, maintenant encore, si j'entends un adagio de Beethoven, un psaume de Marcello, ou un chœur de Händel, ou même une simple chanson dans les hautes montagnes de l'Ecosse ou du Tyrol, il me semble que les fenêtres de l'église brillent encore devant moi, j'entends les murmures de l'orgue, et un monde nouveau m'apparaît, plus beau que le ciel étoilé, plus doux que le parfum des violettes.

Voilà ce que j'ai pu retenir de ma première en-

fance : parmi ces souvenirs se présente la figure chérie de ma mère, le regard doux et sérieux de mon père, et aussi, dans ce lointain, je revois des jardins, des berceaux de pampres, un tapis de gazon verdoyant, un vieux livre d'images vénérables : c'est là tout ce que je puis encore reconnaître sur les premiers feuillets pâlis de ma mémoire.

Mais depuis tout devient plus clair et plus distinct; des noms et des figures nouvelles apparaissent : ce n'est plus seulement mon père ou ma mère, mais ce sont des frères et des sœurs, des amis, des maîtres et une foule d'*étrangers*! Ah! oui, des *étrangers*, — il y en a beaucoup d'inscrits dans le livre des souvenirs!

## DEUXIÈME SOUVENIR

---

Non loin de notre maison et en face de la vieille église à croix d'or, il y avait un grand édifice, encore plus grand que l'église et flanqué de nombreuses tours. Ces tours étaient vieilles et noircies par le temps, mais elles n'étaient pas surmontées d'une croix; elles étaient couronnées de créneaux, et sur la plus haute d'entre elles, un drapeau bleu et blanc flottait, juste au-dessus de la grande porte. On arrivait à cette porte par un escalier, devant lequel deux soldats à cheval montaient la garde. Cette maison avait beaucoup de fenêtres, où l'on voyait des rideaux de soie rouge avec des franges d'or. Dans

la cour, de vieux tilleuls plantés en cercle, ombrageaient pendant l'été la muraille grise de leur vert feuillage et laissaient tomber sur le gazon leurs fleurs blanches et parfumées. J'avais souvent regardé de ce côté, et le soir, lorsque les tilleuls exhalaient leur parfum, lorsque les fenêtres étaient éclairées, je voyais beaucoup de figures aller et venir comme des ombres ; la musique se faisait entendre, et au bas du perron s'arrêtaient des voitures d'où descendaient, pour monter au château, des hommes et des femmes. Ils me paraissaient tous beaux et pleins de bonté ; les hommes avaient des étoiles sur la poitrine, et les femmes des fleurs fraîches dans les cheveux. Je m'étais demandé plusieurs fois pourquoi je n'allais pas avec eux.

Un jour enfin, mon père me prit par la main et me dit : « Viens, nous allons au château. Tu seras bien sage ; si la princesse te parle, tu lui baiseras la main. » J'avais six ans : j'éprouvai tout le plaisir que peut éprouver un enfant de cet âge. J'avais déjà fait bien des réflexions sur les ombres que j'avais aperçues le soir à la clarté des fenêtres ; j'avais en-

tendu parler à la maison du prince et de la princesse, on m'en avait toujours dit beaucoup de bien ; je savais qu'ils étaient généreux, qu'ils portaient aux pauvres et aux malades des secours et des consolations, enfin qu'ils avaient été choisis, par la grâce de Dieu, pour protéger les bons et punir les méchants. Aussi je me représentais très-bien, à ma manière, tout ce qui se passait au château ; et le prince, la princesse étaient déjà pour moi de vieilles connaissances, tout aussi familières que mon casse-noisette ou mes soldats de plomb.

Le cœur me battait cependant, lorsque je montai au perron avec mon père : il me répétait encore ses recommandations, il me rappelait encore qu'il fallait dire Altesse, en s'adressant à la princesse, au prince, lorsque la porte s'ouvrit à deux battants. Je vis devant moi une femme de haute taille, au regard pénétrant ; il me sembla qu'elle s'approchait de moi et me tendait la main, il me sembla aussi que je connaissais déjà ces traits, que j'avais déjà vu ce sourire ; il me fut alors impossible de me contenir davantage, et tandis que mon père s'arrêtait sur le seuil et

s'inclinait en faisant un profond salut, je me jetai dans les bras de la grande dame et je l'embrassai, comme j'aurais embrassé ma mère. Elle se mit à rire et me caressa doucement les cheveux ; mais mon père me prit vivement par la main et me tira brusquement en arrière, en me disant que j'étais un sot et qu'il ne me ramènerait jamais plus. La rougeur me monta au front ; je trouvais que mon père m'infligeait un affront immérité. Je pensai que la princesse me défendrait ; je la regardai, mais son visage avait repris son expression ordinaire de douce sévérité. Je me tournai vers les invités, qui étaient réunis dans le salon ; je croyais qu'ils prendraient mon parti : ils riaient. Les larmes, cette fois, me vinrent aux yeux ; je franchis de nouveau le seuil, je descendis l'escalier, je me sauvai à travers la cour du château et je courus jusqu'à la maison, où je me jetai en pleurant, en sanglotant, dans les bras de ma mère : « Qu'est-il donc arrivé ? me dit-elle, pourquoi pleures-tu ? » — « Ah ! ma mère, la princesse m'a paru si bonne, elle était si belle, elle te ressemblait si bien, que je n'ai pu m'empêcher, en arrivant chez

elle, de me jeter dans ses bras et de l'embrasser. » — « Tu as eu tort, me dit ma mère ; tu n'aurais pas dû l'embrasser. Ce sont des étrangers, mon enfant, et de grands seigneurs. » — « Des étrangers ! M'est-il donc défendu d'aimer ceux qui me regardent avec bonté ? » — « Tu peux les aimer, mon fils, mais tu ne dois pas le leur montrer. » — « C'est donc mal d'aimer, puisqu'il ne faut pas le montrer. » — « Non, sans doute, mais tu dois faire maintenant tout ce que ton père te dit de faire, et, quand tu seras plus grand, mon enfant, tu comprendras pourquoi il t'est défendu d'embrasser toutes les femmes qui te regardent avec bonté. »

Ce fut une triste journée. Mon père rentra ; il soutint que j'étais un enfant mal élevé. Le soir, ma mère vint me coucher ; je fis ma prière, mais il me fut impossible de m'endormir. Je me demandais, avec mille réflexions, quels sont ces étrangers qu'il est défendu d'aimer. — — —

---

Pauvre cœur humain ! Tes feuilles sont ainsi froissées dès le printemps, et les plumes de tes ailes sont



arrachées ! A l'aurore de la vie, quand s'ouvre le calice de l'âme, tout, au dedans, respire l'amour. Nous apprenons à nous tenir droits, à marcher, à parler, à lire ; mais personne ne nous apprend à aimer. L'amour nous est naturel, nous appartient, comme la vie ; on dit avec raison qu'il est le fond même de notre être. Comme les corps célestes s'attirent les uns les autres et sont retenus ensemble, dans leur course, par la loi éternelle de l'attraction, les âmes célestes s'inclinent les unes vers les autres, s'attirent et sont retenues ensemble par la loi éternelle de l'amour. Une fleur ne peut pas vivre sans la lumière du soleil, ni un homme sans amour. Le cœur de l'enfant ne se briserait-il pas de douleur, lorsque le premier frisson glacé l'atteint dans ce monde rempli d'étrangers, si de l'œil de sa mère, de l'œil de son père, ne brillait pour lui, comme un doux reflet de la lumière divine, de l'amour divin, un rayon d'amour ? Le sentiment qui s'éveille alors au cœur de l'enfant, c'est l'amour le plus pur et le plus profond, c'est l'amour qui embrase le monde entier, qui brille dans les regards des hommes, qui

éclate dans le son de leur voix. C'est l'amour antique, incommensurable, un abîme sans fond, une source d'une inépuisable fécondité. Celui qui l'a éprouvé, sait aussi qu'il n'y a pas de degrés dans l'amour, pas de plus, pas de moins : celui qui aime aime de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces, de toute la puissance de son être. Mais, hélas ! combien il reste peu de cet amour, avant que nous ayons fait, dans la vie, seulement la moitié du chemin. L'enfant apprend bientôt qu'il y a des étrangers : il cesse alors d'être un enfant ; la source de l'amour commence à baisser, les années achèveront de l'épuiser. Nos yeux n'ont plus leur premier éclat ; nous passons sérieux et tristes, les uns près des autres, dans des rues bruyantes. Nous saluons à peine, car nous savons combien il est pénible de voir nos saluts laissés sans réponse, et plus pénible encore de nous séparer de ceux que nous avons un fois salués et dont la main a serré la nôtre. Les ailes de notre âme, une à une, perdent presque toutes leurs plumes ; les feuilles se fanent, se flétrissent presque toutes, et dans l'abîme inépuisable de l'a-

mour, il ne reste que quelques gouttes, pour nous rafraîchir à peine, pour nous empêcher de mourir. Ces quelques gouttes, nous les appelons encore l'amour, mais ce n'est plus l'amour pur, l'amour plein et joyeux de l'enfant. C'est un amour de douleur et d'angoisse, un feu dévorant, une passion terrible, un amour qui se consume lui-même, comme les gouttes de pluie sur un sable brûlant, un amour qui désire et non un amour qui s'abandonne, un amour qui demande : veux-tu être à moi ? et non un amour qui dit : je dois être à toi. C'est un amour égoïste, désespéré. Et voilà cependant l'amour que chantent les poètes, auquel croient les jeunes hommes et les jeunes filles, un feu qui monte et tombe, qui ne réchauffe pas, qui ne laisse que de la fumée et des cendres. Nous tous, nous avons cru un jour que ces lueurs étaient des rayons du soleil éternel ; mais plus vif en est l'éclat, plus sombre est la nuit qui succède.

Et alors, quand tout s'obscurcit autour de nous, quand nous nous trouvons seuls, quand tous les hommes, à droite et à gauche, poursuivent leur

chemin sans nous connaître, il arrive qu'un sentiment oublié se réveille dans notre cœur; il nous semble que nous ne l'avions jamais éprouvé, nous ne pouvons le définir : ce n'est en effet ni l'amour, ni l'amitié. Ne me reconnais-tu pas? dirait-on volontiers à chacun de ceux qui passent, froids et indifférents, près de nous. On sent alors combien l'homme est plus proche de l'homme que le frère de son frère, le père de son fils, l'ami de son ami, et alors notre conscience nous murmure, comme une ancienne et sainte légende, que les étrangers sont notre prochain. Pourquoi donc marchons-nous en silence à côté d'eux? — Nous ne le savons pas, il faut le reconnaître. Quand deux trains de chemin de fer se croisent, vous entrevoyez un œil ami, qui veut vous saluer; essayez de tendre la main, de prendre celle de cet ami qui est emporté comme par un tourbillon devant vous, essayez-le et vous comprendrez peut-être pourquoi l'homme, ici-bas, passe silencieusement devant l'homme. Un ancien sage a dit : « J'ai vu voguer sur la mer les débris d'un bateau naufragé : quelques-uns seulement s'é-

taient rencontrés et , pendant quelque temps , ils flottèrent ensemble. Un coup de vent survint, qui les dispersa au levant et au couchant : ils ne se réuniront jamais ! Il en est ainsi de l'homme ; mais personne n'a vu le grand naufrage. »

### TROISIÈME SOUVENIR

---

Les nuages n'obscurcissent pas longtemps le ciel de l'enfance : ils se résolvent bientôt en une chaude pluie de larmes. Je retournai quelques jours après au château : cette fois, je baisai, comme il le fallait, la main que la princesse me tendit ; elle appela ensuite ses enfants, les jeunes princesses, les jeunes princes, et les jeux commencèrent entre nous, comme si nous avions été de vieilles connaissances. C'était un heureux temps, que celui où, après la classe, car je fréquentais déjà l'école, j'allais jouer au château. Tous ce que des enfants peuvent souhaiter, nous l'avions : des jouets, que ma mère m'a-

vait fait voir aux vitrines des marchands, mais qui coûtaient si cher, disait-elle, que leur prix aurait fait vivre, pendant une semaine, de pauvres gens, je les trouvais au château, et la princesse me permettait, quand je le lui demandais, de les emporter à la maison, de les montrer à ma mère et même de les garder ; de beaux livres d'images, que j'avais entrevus chez le libraire, mais qui n'étaient alors, comme disait mon père, que pour les enfants bien sages, je les regardais au château tout à mon aise et je les feuilletais pendant des heures entières. Tout ce qui appartenait aux jeunes princes m'appartenait aussi, je le croyais du moins : je prenais en effet tout ce que je voulais, quelquefois même je donnais un de nos jouets à de pauvres enfants. J'étais enfin un petit communiste, dans toute la force du terme. Je me rappelle qu'un jour la princesse nous avait prêté, pour nous amuser, un serpent d'or qui s'enroulait autour de son bras comme un serpent vivant. En revenant à la maison, j'avais au bras ce serpent et je voulais m'en servir pour faire peur à ma mère. Je rencontrai en chemin une pauvre femme, qui vit

mon serpent d'or et me dit de le lui montrer. Elle ajouta qu'elle pourrait, si ce bracelet lui appartenait, le vendre assez cher pour racheter son mari de la prison. Sans réfléchir davantage, je laissai le serpent d'or à cette femme et je me sauvai en courant. Grand tumulte le lendemain : la pauvre femme fut mandée au château, elle pleurait; on disait qu'elle m'avait volé ce bracelet. Indigné d'une pareille accusation, je vins déclarer avec chaleur, que j'avais donné moi-même le serpent d'or et que je ne voulais plus le reprendre. Ce qui advint, je ne sais; mais à partir de ce jour, je me le rappelle, je dus montrer à la princesse tout ce que j'emportais à la maison.

Il se passa longtemps encore avant que mes idées sur *le mien* et *le tien* fussent bien claires. Je me souviens de la dernière confusion de ce genre qui ait fait rire mes camarades. Ma mère m'avait donné de l'argent pour acheter des pommes; elle m'avait donné une pièce de deux sous et les pommes ne coûtaient qu'un sou. Lorsque la marchande eut pris les deux sous, elle me dit tristement, il me le sembla du



moins, qu'elle n'avait encore rien vendu de toute la journée et qu'elle n'avait pas un sou pour me rendre : elle me proposait d'acheter des pommes pour deux sous. Je me rappelai tout à coup que j'avais encore un sou dans ma poche, et, tout heureux d'avoir résolu ce difficile problème, je le donnai à cette femme en lui disant : « Maintenant vous pouvez me rendre un sou ! » mais elle me comprit si peu, qu'elle me rendit la pièce de deux sous, et garda le sou que je venais de lui donner.

Vers cette époque, où j'allais presque tous les jours au château pour jouer avec les jeunes princes et apprendre le français avec eux, une figure nouvelle se présente et prend place dans mes souvenirs : la fille du prince, la comtesse Maria. Sa mère était morte peu après lui avoir donné le jour, et son père s'était remarié. Quand l'ai-je vue pour la première fois ? Je ne saurais le dire. Son image sort lentement des ténèbres de ma mémoire : c'est d'abord une ombre légère, ses formes deviennent de plus en plus distinctes, elle semble se rapprocher peu à peu et elle m'apparaît enfin dans toute sa clarté, comme la

lune, dans une nuit orageuse, se dégage tout à coup à l'horizon, des nuages qui la cachaient. Elle était toujours malade et souffrante; elle ne parlait presque jamais. Je l'ai toujours vue couchée sur un lit de repos. Deux domestiques l'apportaient ainsi dans notre chambre, et ils l'emportaient quand elle se sentait fatiguée. Elle était étendue dans une ample robe blanche, les mains jointes : elle avait des traits si doux et si beaux, des yeux si profonds et si pénétrants, que souvent, en la regardant, je me perdais en mille réflexions : elle aussi, était-elle donc du nombre des *étrangers*? Il lui arrivait quelquefois de poser sa main sur ma tête ; je sentais alors comme un frisson, et je ne pouvais plus ni m'éloigner, ni parler, ni détacher mes regards de ses yeux si profonds et si pénétrants. Elle ne nous disait que quelques mots, mais elle suivait nos jeux du regard, et quand nous faisions trop de bruit, sans se plaindre, elle mettait les mains sur son front et elle fermait les yeux, comme si elle se fût endormie. — Elle nous dit un jour qu'elle allait mieux ; elle s'était assise sur son lit, son visage semblait illuminé d'une

lumière céleste : elle nous fit asseoir autour d'elle et se mit à nous raconter mille histoires merveilleuses. — Je ne savais pas son âge : sa faiblesse lui donnait l'air d'une enfant ; elle était cependant trop sérieuse et trop grave pour être encore un enfant. Si on parlait d'elle, instinctivement on parlait bas, on l'appelait un ange et jamais je n'avais entendu parler d'elle qu'avec des expressions de bonté et de tendresse. Souvent, en la voyant si faible et presque toujours silencieuse, je me disais que, de sa vie, elle ne pourrait marcher, qu'il n'y aurait jamais pour elle ni travail, ni joie, et qu'on la porterait ainsi sur son lit, jusqu'au jour où on la conduirait au lieu de son repos éternel. Je me demandais pourquoi elle était venue sur cette terre, alors qu'elle aurait pu rester si doucement au milieu des anges : ils l'auraient portée mollement sur leurs ailes, comme je l'avais vu tant de fois sur des images de saintes. Il me semblait aussi que j'aurais dû partager ses souffrances, sinon pour les diminuer, pour souffrir avec elle. Je ne pouvais cependant pas lui exprimer toutes ces idées, car je n'en

avais pas conscience, à proprement parler, moi-même, j'en avais seulement un sentiment confus ; je ne songeais pas non plus à me jeter dans ses bras : qui l'aurait pu sans la faire souffrir ? mais je me sentais obligé de prier avec ardeur, pour obtenir de Dieu l'allégement de ses souffrances.

Par une douce journée de printemps, elle se fit apporter dans notre chambre. Elle était bien pâle, mais ses yeux étaient plus profonds et plus brillants que jamais. Elle était étendue sur son lit et elle nous appela près d'elle : « C'est aujourd'hui l'anniversaire de ma naissance, dit-elle, et ce matin j'ai reçu la confirmation. Il est possible, poursuivit-elle, en s'adressant à son père, que Dieu m'appelle bientôt à lui. Je serais bien heureuse, cependant, de rester auprès de vous longtemps encore ; mais si je viens à vous quitter, je souhaite de n'être pas entièrement oubliée de vous ; et pour me rappeler à votre souvenir, j'ai apporté à chacun de vous une bague. Vous la porterez d'abord à l'index, vous la déplacerez à mesure que vous grandirez, jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus aller qu'à votre petit doigt ; mais c'est là

que je vous prie de la porter toute votre vie, en mémoire de moi. » Elle avait au doigt cinq bagues, elle les ôta l'une après l'autre, quand elle eut fini de parler. Elle avait alors l'air si triste, et cependant si aimable, que je fermai les yeux pour ne pas pleurer. Elle donna la première bague à son frère aîné et l'embrassa, la seconde et la troisième aux deux princesses, la quatrième au plus jeune prince, et, en leur donnant ce souvenir, elle les embrassait. J'étais tout près d'elle, les regards arrêtés sur sa main blanche, et je vis qu'il lui restait encore une bague; mais elle parut fatiguée et se laissa retomber sur son lit. Mon œil rencontra alors le sien, et comme l'œil d'un enfant parle bien haut, elle comprit tout ce qui se passait en moi. Je ne prétendais pas à la cinquième bague, mais je sentais que j'étais pour elle un étranger, que je ne lui appartenais pas, qu'elle ne m'aimait pas autant qu'elle aimait ses frères et ses sœurs. J'éprouvais dans la poitrine une vive douleur, comme si un vaisseau s'était déchiré, et je ne savais plus comment cacher ma souffrance. Elle se souleva de nouveau, mit la main sur mon front et me regarda de

manière à me faire clairement comprendre qu'elle lisait mes plus secrètes pensées. Elle prit lentement la dernière bague et me la donna en disant : « Je voulais garder celle-ci, et, si je dois vous quitter un jour, l'emporter avec moi, mais il vaut mieux que tu la portes et que tu te souviennes de moi, quand je ne serai plus auprès de vous. Lis les mots qui sont gravés sur cette bague : « A la volonté de Dieu. » Ton cœur est encore indompté, mais il est tendre. Puisse le monde le dompter sans l'endurcir ! » Elle m'embrassa alors comme un frère.

Ce qui se passa en moi, je l'ignore. J'avais déjà grandi, et la douce beauté de cet ange souffrant n'était pas restée sans charmes pour moi. Je l'aimais autant qu'un enfant peut aimer, et les enfants aiment avec une ardeur, une sincérité, un désintéressement que bien peu conservent dans l'adolescence et dans l'âge mûr. Mais j'avais toujours cru qu'elle était de ces étrangers, auxquels on ne doit pas dire qu'on les aime. Les paroles sérieuses qu'elle m'adressait, je les entendis à peine ; je sentis seulement que son âme était aussi proche de la mienne qu'une

âme humaine peut l'être d'une autre âme. Toute douleur s'était évanouie ; je n'étais plus seul, je n'étais plus un étranger qu'on exclut des faveurs, j'étais bien chez elle, avec elle, en elle. L'idée me vint alors qu'elle avait fait un sacrifice, en me donnant cette bague, qu'elle aurait mieux aimé la garder jusqu'au tombeau. Cette pensée l'emporta sur toute autre, et je lui dis d'une voix tremblante : « Si tu veux me donner cette bague, garde-la : tout ce qui est à toi est aussi à moi. » Elle me regarda longtemps d'un air étonné et réfléchi. Enfin elle reprit la bague, la remit à son doigt et m'embrassa au front, encore une fois, en me disant tout bas : « Tu ne sais pas ce que tu dis ; apprends à te connaître et tu seras heureux, tu feras beaucoup d'heureux ! »

## QUATRIÈME SOUVENIR

---

Dans la vie de tous les hommes, il est des années pendant lesquelles on avance dans la vie, comme dans une allée de peupliers solitaire et poussiéreuse, sans savoir où l'on est, et dont il ne reste dans la mémoire que le souvenir triste d'avoir avancé, d'avoir vieilli. Tant que le fleuve de la vie coule paisiblement, c'est toujours le même fleuve : seul, l'aspect des campagnes change sur les deux rives. Mais bientôt surviennent comme les rapides de la vie. Ces rapides font seule impression sur la mémoire, et, même quand nous les avons franchis depuis longtemps, quand nous nous sommes rap-



prochés de plus en plus de cette mer tranquille, que l'on appelle l'Eternité, il nous semble encore entendre leur grondement lointain : la force qui nous reste et nous pousse en avant, paraît venir de ces rapides.

Mes années de collège s'étaient écoulées, et après elles, les insouciantes années de la vie universitaire ; mille beaux rêves de jeunesse s'étaient aussi évaporés ; une seule chose m'était restée : la foi en Dieu et aux hommes. La vie réelle m'apparaissait tout autre que je ne l'avais imaginée dans mon jeune cerveau, mais aussi tout avait pris pour moi un sens plus élevé ; les mystères, les douleurs de cette vie n'avaient servi qu'à me prouver la constante intervention de Dieu dans ce voyage terrestre. Rien ne nous arrive que Dieu ne le veuille, telle était la brève philosophie que je m'étais faite. Aux vacances, je revins dans ma petite ville natale. Quelle joie de se revoir ! Personne ne l'a encore expliqué, mais se revoir, se retrouver, se souvenir, c'est le secret de presque toutes les joies, de tous les bonheurs ! Ce que l'on voit, ce que l'on entend, ce que l'on goûte pour la première fois, peut être beau, peut être grand

ou agréable; mais cette nouveauté nous surprend, l'impression première est trop vive, nous n'en jouissons pas avec calme, et l'effort du plaisir est plus sensible que le plaisir même. Mais entendre, pour la seconde fois, un morceau de musique, que l'on croyait entièrement oublié, et dont nous saluons, comme une vieille connaissance, chaque note au passage, ou se trouver pour la seconde fois, devant la Madone de Saint-Sixte, à Dresde, et sentir se réveiller en soi tous les sentiments que le regard infini du divin enfant avait déjà fait naître, ou même respirer de nouveau le parfum d'une fleur autrefois aimée, s'asseoir à un repas auquel, depuis le temps de l'école, on n'avait plus songé, c'est une source de joie si profonde, que l'on ne sait en vérité si l'on jouit le plus de l'impression présente ou du souvenir. C'est ainsi, quand nous revenons au pays natal, que notre âme se laisse porter, sans en avoir conscience, sur un océan de souvenirs, dont les flots doucement agités la poussent, comme dans un rêve, vers des rives depuis longtemps disparues. La cloche sonne... mais nous sommes trop grands pour aller

encore à l'école ; nous revenons alors de notre première frayeur et nous jouissons du plaisir d'avoir dépassé ces dures années de travail. Un chien traverse la rue ; c'est le chien qui nous faisait si peur et nous forçait autrefois à de si longs détours. Ici, assise à la même place, c'est la vieille marchande, dont les pommes nous avaient si souvent attirés ; il me semble encore aujourd'hui que ces pommes, malgré la poussière qui les couvre, doivent être meilleures que toutes les pommes du monde. Là on a renversé une maison, une autre s'est élevée, à sa place : — c'était la maison où demeurait notre vieux maître de musique ; il est mort depuis. Quel plaisir, dans les belles soirées d'été, de venir, sous ses fenêtres, écouter les accords par lesquels ce digne homme, sa journée finie, se faisait oublier à lui-même les soucis de la vie !

Et ce petit berceau de verdure ! il me paraissait bien plus grand autrefois ; c'est là qu'en rentrant un soir assez tard à la maison, je rencontraï la belle fille de notre voisin. Je n'aurais jamais osé la regarder, ni l'aborder ; mais nous autres garçons, nous

parlions souvent d'elle à l'école et nous l'appelions « la belle fille ». Si je la voyais venir dans la rue, j'en étais si heureux que je ne pensais même pas à m'approcher d'elle. — Oui, c'est ici, dans ce petit berceau de verdure qui donne sur le cimetière, qu'un soir je la rencontrai : elle me prit par le bras, nous ne nous étions cependant jamais parlé, et elle me demanda de m'accompagner à la maison. Je crois que je ne prononçai pas une parole, elle ne dit peut-être rien non plus, mais j'éprouvai tant de plaisir, que, même aujourd'hui, après tant d'années, quand je me rappelle ce souvenir, je voudrais pouvoir revenir en arrière et goûter encore une fois le plaisir de rentrer silencieusement à la maison, avec « la belle fille. »

Ainsi reviennent les souvenirs l'un après l'autre, jusqu'au moment où, leurs vagues se heurtant au-dessus de nos têtes, un long soupir s'échappe de notre poitrine et nous avertit que nous avons oublié de respirer durant cette contemplation du passé. Alors toute cette rêverie s'évanouit, comme une ombre au chant du coq.

Lorsque je passais devant le vieux château, devant les tilleuls, lorsque je voyais les sentinelles à cheval et le haut perron, que de sentiments se réveillaient dans mon âme et comme tout, aujourd'hui, me paraissait changé! La princesse était morte, le prince avait abdiqué et s'était retiré en Italie; le prince aîné, avec lequel j'avais grandi, avait pris le gouvernement. Sa suite était formée de jeunes gentilshommes et d'officiers, dont il aimait la conversation, dont la société lui avait fait oublier l'ancien compagnon de ses jeux. Comme tous les jeunes gens, qui commencent à apprécier les défauts de la nation allemande et la faiblesse de ses gouvernements, j'avais appris quelques tirades du parti libéral, et ces phrases auraient fait, à la cour, à peu près le même effet que des paroles indécentes dans la maison d'un curé. Aussi, depuis de longues années, je n'avais pas franchi le grand escalier. C'était dans ce château cependant que demeurait un être, dont je me disais presque chaque jour le nom, dont le souvenir m'était presque toujours présent. Je m'étais habitué depuis longtemps à cette idée, que je ne la reverrais jamais dans cette

vie; elle était même devenue pour moi une de ces figures idéales, dont on sait qu'elles n'existent pas, qu'elles ne peuvent pas exister en réalité; j'en avais fait mon bon ange et comme un autre moi, auquel je m'adressais au lieu de me parler à moi-même. Je n'aurais pu expliquer comment elle avait pris cette place dans mon cœur : je l'avais à peine connue, et de même que l'œil prête souvent aux nuages une forme magique, mon imagination avait créé cette vision divine, et, des lignes légères et fugitives que m'avait fournies la réalité, elle avait composé une image toute de fantaisie. Mes pensées n'étaient plus qu'un dialogue entre elle et la meilleure partie de moi-même; je lui rapportais involontairement toutes mes bonnes pensées; elles me venaient de sa bouche, de la bouche de mon bon ange.

J'étais revenu, depuis quelques jours à peine, dans la maison paternelle, quand, un matin, je reçus une lettre. Elle était écrite en anglais, elle venait de la comtesse Maria :

« Cher ami,

« J'apprends que vous êtes pour quelque temps auprès de nous. Voilà de longues années que nous ne nous sommes pas vus : si vous agréez mon invitation, je reverrai avec plaisir un ancien ami. Vous me trouverez seule, cette après-midi, dans le chalet suisse.

« Votre dévouée

« MARIA. »

Je lui répondis aussitôt, en anglais aussi, que je lui ferais une visite dans l'après-midi.

Le chalet suisse formait une aile du château : il donnait sur le jardin et on pouvait y aller sans passer par la cour d'honneur. Il était cinq heures quand je traversai le jardin. Je faisais taire de mon mieux mon émotion et je me préparais à une visite de cérémonie ; je tâchais de rassurer mon bon ange, de lui persuader qu'entre cette comtesse et lui, il n'y avait

rien de commun. Mais, peines perdues ! j'étais singulièrement troublé, et mon bon ange me refusait tout encouragement. Enfin je m'enhardis, je murmurai tout bas quelques-unes de ces phrases, que commande la comédie de la vie ; et je frappai à la porte qui était entr'ouverte.

Une dame, que je ne connaissais pas, était seule dans cette pièce ; elle se leva, me dit en anglais que la comtesse allait venir, et se retira. Resté seul, j'avais le temps de jeter un coup d'œil autour de moi, de me remettre.

Les murs de cette pièce étaient revêtus de bois de chêne et, sur un treillis, serpentait tout autour de la chambre un lierre épais à larges feuilles. Les tables et les chaises étaient toutes en chêne sculpté, le parquet était aussi composé de lames de chêne. J'éprouvai une impression singulière, en retrouvant là beaucoup de choses que je connaissais déjà ; je les avais vues dans la salle du château où l'on nous permettait de jouer ; d'autres, surtout les gravures, me semblèrent nouvelles ; c'étaient les mêmes cependant que j'avais dans ma chambre, à l'université. Au des-



sus du piano, étaient suspendus les portraits de Beethoven, de Händel, de Mendelssohn, précisément ceux que j'avais choisis pour moi. Dans un angle était placée la Vénus de Milo, que j'avais toujours regardée comme la plus belle des statues antiques. Ici, sur la table, étaient des volumes de Dante, de Shakespeare, les sermons de Tauler, la Théologie allemande, les poésies de Ruckert, de Tennyson, et de Burns, « *Past and Present* » de Carlyle, autant de livres que j'avais aussi dans ma chambre, et que j'avais parcourus tout récemment. Ce singulier hasard me fit songer; mais je chassai ces rêveries, et j'étais devant le portrait de la princesse défunte, lorsque la porte s'ouvrit : deux porteurs, les mêmes que j'avais vus si souvent, quand j'étais encore enfant, apportaient la comtesse sur son lit de repos.

Quel touchant spectacle ! Elle ne dit rien d'abord, et, jusqu'au moment où les porteurs nous eurent quittés, son visage resta calme, comme la surface d'un lac. Ses yeux ensuite se tournèrent vers moi, ses yeux profonds et pénétrants; son visage se colora par degrés et enfin toute sa figure sourit : « Nous

sommes d'anciens amis, dit-elle, et je crois que nous n'avons pas changé. Je ne saurais dire *vous* ; si je ne peux pas dire *tu*, nous serons obligés de nous parler en anglais. *Do you understand me ?* »

Je ne m'étais pas attendu à cet accueil ; il était bien clair cependant qu'il n'y avait là aucune comédie : c'était une âme qui soupirait après une âme, c'était un salut sincère, comme celui de deux amis qui se reconnaissent au seul regard. Je saisis la main qu'elle me tendait, et je lui répondis : « Quand on parle à un ange, on ne dit pas *vous*. »

Quelle étrange puissance que celle des habitudes, des formalités de la vie, et qu'il est difficile de parler le langage de la nature, même avec les âmes les plus chères ! La conversation s'arrêta, nous nous sentions embarrassés tous les deux. Je rompis le premier le silence et je dis, au hasard, ce qui me passait par l'esprit : « Les hommes sont habitués dès leur enfance à vivre comme dans une cage, et, même quand ils se trouvent en plein air, ils n'osent pas ouvrir leurs ailes ; ils craignent, s'ils prennent leur essor, de se heurter contre des barreaux. »

« C'est bien vrai, répondit-elle ; mais ce n'est pas un mal et il ne faut pas changer ce qui est. On porte souvent envie aux oiseaux, qui volent en liberté dans les bois, se rencontrent ensemble sur la même branche et se mettent à chanter entre eux, sans avoir besoin d'être présentés d'abord l'un à l'autre. Mais il y a, même parmi les oiseaux, mon cher ami, des hiboux et de vilains moineaux, et l'on est bien heureux de pouvoir, dans la vie, passer devant eux, comme devant les inconnus. Peut-être en est-il de la vie comme de la poésie : le vrai poète sait exprimer librement ce qui lui paraît le plus vrai, le plus beau ; l'homme devrait, lui aussi, conserver, sous les chaînes que la société lui impose, la liberté de ses sentiments et de ses pensées. »

Je ne pus m'empêcher de rappeler ces vers de Platen :

« Ce qui se révèle, en tous lieux, éternellement,  
« c'est, sous des mots asservis à des règles, un esprit  
« libre <sup>1</sup>. »

1. Voir la note A, à la fin du volume.

« Oui, reprit-elle, avec un sourire amical et plein de finesse, mais j'ai un privilège ; je le dois à une vie souffrante et solitaire. Je m'attriste souvent à l'idée que les jeunes gens et les jeunes filles ne peuvent éprouver entre eux ni amitié, ni affection, sans penser bientôt, ou leurs parents pour eux, à l'amour, à ce que l'on appelle ordinairement l'amour. Ils y perdent beaucoup : les jeunes filles ne savent pas ce qui sommeille dans leur âme, elles laissent dormir des qualités qui se révéleraient en elles, avec les encouragements d'un noble ami ; et les jeunes hommes, de leur côté, retrouveraient mainte vertu chevaleresque, si les femmes pouvaient être seulement les spectatrices lointaines de leurs luttes intérieures. Mais ce n'est pas possible : l'amour vient toujours se mettre de la partie, l'amour, ou du moins ce qu'on appelle ainsi, le battement plus rapide des cœurs, les orageuses palpitations de l'espérance, le plaisir que donne la vue d'un joli visage, une douce sensation, peut-être aussi, un prudent calcul, toutes choses bonnes à détruire ce calme, cette paix, qui est la véritable image du pur amour... »

Elle s'interrompit tout-à-coup, et un tressaillement de douleur passa sur ses traits : «... je ne dois plus parler aujourd'hui, dit-elle ; mon médecin m'a défendu de parler longtemps. Mais j'aimerais entendre un morceau de Mendelssohn, — le Duo, — le morceau que mon jeune ami jouait si bien, il y a de longues années, n'est-ce pas ? »

Je ne pus rien lui répondre ; car, lorsqu'elle eut cessé de parler, lorsqu'elle eut joint les mains, comme autrefois, je vis une bague, — elle la portait maintenant au petit doigt, — la bague qu'elle m'avait donnée et que je lui avais rendue. Il me vint trop de pensées à la fois pour qu'il me fût possible de les exprimer ; je me mis au piano et je jouai.

Lorsque j'eus fini, je me retournai et je lui dis, en la regardant : « Si l'on pouvait se parler ainsi, sans paroles ! » — « On le peut, dit-elle ; j'ai tout compris ; mais, pour aujourd'hui, je ne puis continuer ; je m'affaiblis de jour en jour. Eh bien ! nous nous accoutumerons l'un à l'autre : une pauvre malade abandonnée a quelque droit peut-être à de l'indul-

gence. Nous nous reverrons demain, à la même heure, n'est-ce pas ? »

Je pris sa main et je voulus y déposer un baiser ; mais elle m'arrêta, me serra la main et me dit :  
« C'est entendu ; au revoir ! »



## CINQUIÈME SOUVENIR

---

Il me serait difficile de dire quelles pensées, quels sentiments m'agitaient, quand je revins à la maison. L'âme ne se laisse pas traduire en paroles toute entière, et il est des pensées que les mots n'ont jamais rendues, et que tout homme comprend, dans les moments de la joie la plus vive ou de la plus vive douleur. Je n'éprouvais ni joie ni douleur, — mais un trouble inexprimable. Mille pensées se croisaient dans mon esprit, comme ces étoiles filantes, qui tombent du ciel, et qui s'éteignent, avant d'atteindre la terre. En rêve, il arrive souvent qu'on se dise : c'est un rêve ! Je me disais au con-



traire : tu vis réellement, c'est bien elle ! Je m'efforçai de réfléchir froidement : je me dis que c'était une aimable jeune fille, une âme peu commune, et j'allais regretter de n'être plus auprès d'elle, mais je pensai aux délicieuses soirées, que je passerais avec elle pendant les vacances. — Mais non, ce n'était pas encore cela, ce n'était pas ce que je voulais dire : elle est, à elle seule, tout ce que j'avais cherché, rêvé, espéré, tout ce que j'avais cru. J'ai enfin trouvé un cœur, aussi pur, aussi frais qu'une matinée de printemps ; du premier coup d'œil, je l'avais comprise, j'avais vu ce qui se passait en elle : en nous abordant, nous nous étions reconnus. Et le bon ange que je portais en moi ? Il ne me répondait plus, il avait disparu : je compris qu'il n'y avait plus au monde qu'un seul endroit, où je pourrais le retrouver.

Alors commença une vie de bonheur : tous les jours, j'allais chez elle dans l'après-midi, et bientôt nous fûmes assurés que nous étions vraiment d'anciennes connaissances ; nous ne pouvions faire autrement que de nous tutoyer. On aurait dit que

nous avions toujours vécu ensemble et l'un pour l'autre, car il n'y avait pas de sentiments qu'elle éprouvât, sans qu'il eût déjà passé dans mon âme, et je n'exprimais jamais une pensée, qu'elle ne l'approuvât aussitôt d'un signe amical, comme pour dire : je l'avais aussi pensé ! J'avais entendu naguère le plus grand maître de ce temps improviser au piano avec sa sœur, et je n'avais pas compris comment ils pouvaient s'entendre assez l'un et l'autre, pour laisser courir ainsi leur pensée sans jamais troubler, par une seule note, l'harmonie de leur jeu. Je me l'expliquais maintenant. Oui, je reconnaissais maintenant que mon esprit n'était pas si vide et si pauvre qu'il m'avait paru : le soleil seul lui avait manqué jusque là pour développer les germes et faire éclore les fleurs. — Qu'il était triste, cependant, le printemps qui éclairait mon âme et la sienne ! Nous pouvons bien, au mois de mai, oublier que les roses se faneront bientôt ; mais ici, chaque jour faisait tomber une feuille à terre. Elle le sentait mieux que moi et le disait, sans s'attrister de sa faiblesse, sans se plaindre ; mais nos

causeries devinrent plus sérieuses, de jour en jour, plus solennelles.

« Je ne comptais pas vivre si longtemps, me dit-elle un soir, comme j'étais sur le point de partir. Lorsque je t'ai donné ma bague, le jour de ma confirmation, je croyais que je vous quitterais bientôt ; depuis, j'ai vécu beaucoup d'années, j'ai goûté beaucoup de bonheur, j'ai aussi beaucoup souffert ; mais on oublie facilement le passé, — et, maintenant que je sens mon départ si proche, toute heure, toute minute me devient chère. — Bonne nuit ! ne viens pas trop tard, demain. »

Un jour, en entrant chez elle, je la trouvai avec un peintre italien. Elle lui parlait en italien, et, quoique ce fût plutôt un ouvrier qu'un artiste, elle lui parlait cependant avec une affabilité, une modestie et même un respect qui faisaient reconnaître en elle une noblesse native, la noblesse du cœur. Lorsqu'il fut parti : « je vais te montrer, me dit-elle, un tableau qui te fera plaisir. L'original est dans les galeries de Paris ; j'en avais lu une description, et je l'ai fait copier pour moi, par cet Ita-

lien. » Elle me montra ce tableau et attendit ce que j'en dirais. C'était le portrait d'un homme d'un âge mûr, avec l'ancien costume allemand. L'expression du visage était grave, pieuse, et, en même temps, si naturelle, qu'on ne pouvait douter que cet homme n'eût vécu un jour. Le premier plan de la toile était sombre, noir, mais au fond s'ouvrait un paysage, et les premières lueurs de l'aurore apparaissaient à l'horizon. Il n'y avait rien dans cette œuvre qui pût frapper, mais on prenait plaisir à la voir et on aurait pu la regarder longtemps sans se lasser. « Il n'y a rien au-dessus d'un vrai portrait, dis-je; Raphaël lui-même n'aurait pas créé une figure pareille. » — « Non, dit-elle; je vais t'expliquer pourquoi j'ai voulu ce tableau : j'avais lu qu'on ne savait pas le nom de l'auteur, que personne ne savait le nom du personnage qu'il représente, que c'était probablement quelque philosophe du moyen-âge. Eh bien! c'est justement le portrait qu'il me fallait pour ma galerie. Tu sais que personne ne connaît l'auteur de la Théologie allemande et que nous n'avons pas son portrait. J'ai donc voulu voir si le por-

trait d'un inconnu, peint par un inconnu, répondrait à l'idée que je me fais de notre théologien allemand, et, si tu veux, nous mettrons cette toile entre les Albigeois et la diète de Worms, et nous l'appellerons le Théologien allemand. »

« Je veux bien, lui dis-je; seulement le livre de ce théologien est un peu trop fort, trop aride pour les Francfortois. »

« C'est possible, répondit-elle; cependant, pour une vie souffrante et languissante, comme la mienne, il y a beaucoup de consolations, beaucoup de force à puiser dans ce livre. Je lui dois beaucoup; c'est lui qui m'a révélé pour la première fois, dans toute sa simplicité, le véritable secret de la doctrine chrétienne. Je vis clairement que j'étais libre de croire ou de ne pas croire l'ancien Maître, sans examiner d'ailleurs s'il a véritablement existé, parce que sa doctrine n'exerce sur moi aucune contrainte extérieure. Et cependant elle s'imposait à moi, avec une si grande force, qu'il me sembla comprendre, pour la première fois, la révélation. Ce qui ferme à tant d'esprits l'accès du véritable christianisme, c'est précisément

que la révélation ne se fait pas en nous-mêmes. J'y avais souvent pensé avec beaucoup d'inquiétude : je n'ai jamais douté, assurément, de la vérité, de la divinité de notre religion ; mais je sentais que la foi, reçue d'autrui, n'était pas légitimement à moi ; ce que j'avais appris, ce que j'avais répété dans mon enfance, sans en savoir le sens, ne pouvait, à ce que je croyais, m'appartenir. Personne, en effet, ne peut croire pour nous, comme personne ne peut vivre ni mourir à notre place. » — « Certainement, lui dis-je, et s'il y a tant de combats, tant d'incertitudes douloureuses, c'est que la doctrine du Christ, au lieu de gagner lentement et irrésistiblement notre cœur, comme elle gagna celui des apôtres et des premiers chrétiens, se présente à nous, depuis notre plus tendre enfance, comme la loi inattaquable d'une église puissante et nous commande cette soumission sans condition, qu'on appelle la foi. Il s'élève tôt ou tard des doutes dans le cœur de tout homme qui à la force de penser joint l'amour, le respect de la vérité, et quand nous sommes en bon chemin pour reconquérir notre foi, le frisson du

scepticisme et de l'incrédulité nous saisit et vient troubler le paisible développement d'une vie nouvelle. »

« Je lisais l'autre jour, dans un livre anglais, dit-elle en m'interrompant, que la vérité fait la révélation, et non la révélation la vérité. Ces mots rendent très-bien ce que j'éprouvais en lisant la Théologie allemande. Je lisais le livre, et je sentais en même temps l'influence d'une vérité si persuasive, que j'ai dû me rendre. La vérité se révélait à moi, ou plutôt je me la révélais à moi-même, et je comprenais, pour la première fois, ce que c'est que croire. La vérité enfin m'appartenait ; elle avait longtemps sommeillé dans mon esprit, mais la parole du maître inconnu éclaira ma conscience, et, comme un rayon de lumière, fit pénétrer une vive clarté jusque dans les plus sombres profondeurs de mon âme. Après avoir découvert comment l'âme humaine arrive à la foi, je me proposai de lire les Évangiles, comme s'ils avaient été écrits, eux aussi, par un inconnu. Je tâchai d'oublier, autant que possible, qu'ils avaient été inspirés aux apôtres

par le Saint-Esprit, confirmés par les conciles et recommandés par l'église, comme l'autorité suprême en matière de doctrine : ce fut alors seulement que j'appris à connaître la révélation chrétienne ! »

« Il est bien étonnant, dis-je, que les Théologiens ne nous aient pas encore fait perdre toute religion ; ils le feront, si les fidèles ne s'y opposent pas et ne leur disent : jusqu'ici, mais pas plus loin ! Toute religion doit avoir ses serviteurs ; mais il n'y a pas de religion au monde que les prêtres, Brahmanes ou Schamanes, Bonzes ou Lamas, Pharisiens ou Scribes, n'aient corrompue ou renversée. Ils discutent, ils disputent, dans une langue qui est inconnue aux neuf-dixièmes de la communauté, et au lieu de se faire inspirer par l'évangile et de communiquer aux autres leur inspiration, ils composent d'innombrables volumes pour établir que les Evangiles sont vrais, parce qu'ils ont été écrits par des hommes inspirés. Mais ce n'est là qu'un expédient pour cacher leur propre incrédulité. Comment savent-ils en effet que ces hommes étaient inspirés, à moins de s'attribuer à eux-mêmes une inspiration bien.



plus merveilleuse encore? Aussi étendent-ils le don de l'inspiration aux pères de l'église, et même à tous ceux qui forment la majorité dans les conciles; mais alors, comment, sur cinquante évêques réunis en concile, vingt-six étaient-ils inspirés sans que les vingt-quatre derniers le fussent aussi? On fait, de guerre lasse, la dernière démarche : on dit que par l'imposition des mains, l'inspiration et l'infaillibilité ont été transmises aux chefs de l'église jusqu'à nos jours, si bien que tout cela, infaillibilité, majorité, inspiration dispense, en les rendant superflues, de toute contemplation intérieure, de toute méditation religieuse. Malgré cet enchaînement, reste toujours cependant, avec toute sa simplicité, la première question : comment B peut-il savoir que A a été inspiré, si B lui-même n'est pas inspiré autant que A et même plus encore? Il est en effet plus difficile de savoir si A est inspiré, que de savoir si on l'est soi-même. »

— « Je n'avais pas encore fait toutes ces réflexions, dit-elle; mais j'ai souvent pensé qu'il serait bien difficile de savoir si l'on est véritablement aimé : il

n'y a pas de preuves d'amour, qui ne puissent être trompeuses; il n'y aurait qu'un moyen : ce serait d'aimer d'abord soi-même, de connaître ainsi l'amour véritable; on croirait ensuite à l'amour d'autrui, en proportion de l'amour que l'on éprouverait soi-même. Ce que je dis de l'amour est aussi vrai des dons du Saint-Esprit : ceux qu'il inspire entendent un bruit du ciel, semblable au bruit d'un vent impétueux, et ils voient paraître comme des langues de feu; les autres sont saisis d'épouvante, ou ils se raillent des premiers et disent : « ils sont pleins de vin doux ! »

« Cependant, comme je te l'ai dit, c'est à la Théologie allemande, que je dois d'avoir appris à croire ma propre foi, et j'ai été fortifiée par là, on me le reprochera peut-être, à penser que l'ancien Maître n'a jamais songé à établir sa doctrine par des arguments rigoureux. Il l'a répandue plutôt, comme fait un semeur, dans l'espérance que quelques grains tomberaient sur une bonne terre et rendraient mille pour un. Aussi notre divin Maître n'a-t-il jamais cherché à prouver ce qu'il enseignait : la pleine con-

science de la vérité dédaigne les preuves en forme. »

Je ne pus m'empêcher alors de penser au merveilleux enchaînement des syllogismes, dans l'*Ethique* de Spinoza, je l'arrêtai : « C'est vrai, lui dis-je, et l'argumentation si serrée de Spinoza me ferait soupçonner que ce grand penseur n'a pas cru lui-même, de tout son cœur, sa propre doctrine : ce serait justement pour cela, qu'il aurait eu besoin de fixer solidement chaque maille du filet. Cependant, je te l'avouerai, je ne partage pas toute ton admiration pour la *Théologie allemande*. J'ai dû, moi aussi, plus d'une bonne inspiration à ce livre ; mais à mon avis, ce n'est pas un livre assez humain, assez poétique ; il manque surtout de chaleur ; l'auteur enfin n'a pas tenu assez compte de la réalité. Tout le mysticisme du XIV<sup>e</sup> siècle est bon comme préparation ; mais il n'est devenu pratique qu'à l'avènement de notre pieux et courageux Luther. Sans doute, l'homme doit, une fois dans sa vie, reconnaître son néant : il doit sentir qu'il n'est rien par lui-même, que son être, sa naissance et sa vie immortelle tiennent au surnaturel, au suprasensible. C'est là le

retour à Dieu. Sur la terre, il est vrai, il ne sert à rien, mais il laisse dans l'âme je ne sais quelle nostalgie du divin, qui ne finit jamais. Anéantir la création, l'homme ne le peut pas ; bien que cette création soit faite de rien, c'est-à-dire par la seule volonté de Dieu, l'homme ne peut pas se rejeter lui-même dans ce néant, par ses propres forces, et l'annihilation de soi-même, dont Tauler parle souvent, ne vaut guère mieux que le Nirvâna, ou la dissipation de l'âme, chez les Bouddhistes. Tauler déclare quelque part que, s'il lui fallait s'anéantir, pour prouver à l'Être suprême son respect et son amour, il s'abîmerait avec joie, dans le néant, devant sa majesté souveraine. Mais le Créateur n'a pas voulu cet anéantissement de la créature, puisqu'il l'a créée : « Dieu se change en l'homme, dit saint Augustin, mais non l'homme en Dieu . » Le mysticisme m'apparaît comme une épreuve de feu ; elle est bonne pour tremper l'âme humaine, mais il ne faut pas qu'elle la dissipe, comme la chaleur dissipe l'eau d'une chaudière. Quand on a reconnu le néant de son être, il faut encore reconnaître dans ce « moi » le reflet du di-

vin. La Théologie allemande contient ces paroles : « Ce qui est émané, n'a d'être que dans le parfait; il n'a pas d'existence en soi ; c'est un reflet, une lueur, un éclat emprunté, ce n'est pas un être : l'existence n'appartient en réalité qu'au feu, au soleil ou au flambeau, d'où jaillit la lueur <sup>1</sup>. » Mais ce qui est émané de la nature divine, ne serait-ce que la lueur de ce foyer, a cependant en soi quelque chose de la réalité divine, et on pourrait même dire : que serait le feu sans lueur, le soleil sans lumière, le Créateur sans créature? — Ce sont là d'ailleurs des questions, dont il a été dit avec vérité : « Tout homme, toute créature, qui désire pénétrer les secrets desseins, la secrète volonté de Dieu, fait la même demande qu'Adam et le malin esprit <sup>2</sup>. » — Contentons-nous donc de sentir en nous comme le reflet de la nature divine. Cette lumière divine qui nous éclaire, personne ne doit la mettre sous le boisseau, ni l'éteindre; tout homme doit la refléter au contraire, pour qu'elle illumine, pour qu'elle réchauffe

1. Voir la note B, à la fin du volume.

2. Voir la note C.

tout autour d'elle. C'est alors comme un feu vivant, qui court par toutes les veines, et l'on reçoit comme une bénédiction d'en haut, pour le combat de la vie. Les moindres devoirs eux-mêmes nous rappellent à la pensée de Dieu, la nature terrestre se transforme en une nature divine, la vie dans le temps en une vie éternelle, toute notre vie en une vie en Dieu ! Non, Dieu n'est pas le repos éternel, Dieu est la vie éternelle, et Angelus Silesius s'est trompé quand il dit : « Dieu n'a point de volonté...

« Nous disons dans notre prière : Mon Seigneur  
« et mon Dieu, que votre volonté soit faite ! Mais  
« voyez, il n'a point de volonté, il est le calme éternel !... »

Elle m'avait écouté sans m'interrompre ; elle resta un moment pensive et reprit : « pour ta manière de croire, il faut la santé et la force ; mais il est aussi des âmes, lasses de la vie, qui soupirent après le repos et le sommeil ; des âmes si délaissées, qu'elles s'endorment en Dieu , sans regretter le

1. Voir la note D, à la fin du volume.

monde plus que le monde ne les regrette. C'est pour elles un avant-goût du repos en Dieu, de pouvoir dès maintenant s'abîmer sans réserve dans la pensée de Dieu, et elles le peuvent, car nul désir ne les rattache à ce monde, nul désir ne leur trouble le cœur, si ce n'est le seul désir du repos :

« Le repos est le plus grand des biens, et si Dieu n'était repos, devant Dieu même, je fermerais les yeux <sup>1</sup>. »

« Mais tu es injuste pour le Théologien allemand ; il enseigne, sans doute, le néant de la vie extérieure, mais il ne veut pas la détruire pour cela. — Tiens, lis, pour t'en convaincre, le vingt-huitième chapitre. »

Je pris le livre, et je lus, pendant qu'elle écoutait les yeux fermés :

« Là où l'union se fait en réalité et devient essentielle, l'homme intérieur demeure immobile, et Dieu fait que l'homme extérieur, de temps en temps, s'agite et se meut. L'homme extérieur doit dire en toute vérité : je ne veux ni être, ni ne pas

1. Voir la note E, à la fin du volume.

« être, ni vivre, ni ne pas vivre, ni savoir, ni ne pas  
« savoir, ni agir, ni ne pas agir, et ainsi du reste ;  
« mais tout ce qui doit être, je l'attends, et je suis  
« prêt à me soumettre, ou en souffrant, ou en agis-  
« sant. Ainsi, l'homme extérieur n'a pas de pour-  
« quoi, il ne fait aucune recherche ; il veut seule-  
« ment se conformer à la volonté éternelle. Il faut  
« donc connaître, en vérité, que l'homme intérieur  
« doit demeurer immobile, que l'homme extérieur  
« doit se laisser mouvoir, et alors, si l'homme inté-  
« rieur vient à se troubler et à demander le pour-  
« quoi, il n'y a pas d'autre réponse : « cela doit être,  
« cela est ordonné par la volonté éternelle. » Et ainsi  
« Dieu et l'homme s'unissent, ne font qu'un. Nous  
« en trouvons l'idéal dans le Christ, où l'union par-  
« faite s'est accomplie en la lumière divine et par  
« elle ; il n'y plus de place alors ni pour la pré-  
« somption religieuse ni pour la fatuité pleine de  
« négligence : c'est une profonde soumission, un  
« sentiment de mélancolie, d'accablement ; toute  
« honnêteté, toute paix, toute vérité et simplicité,  
« le caractère propre de toute vertu, doit s'y trou-



« ver. Rien ne peut favoriser cette union, mais  
« rien, non plus, ne peut l'empêcher, si ce n'est  
« l'homme, dont le libre arbitre peut lui causer ce  
« grand préjudice : il faut le savoir <sup>1</sup>. »

« C'est assez, dit-elle ; je crois que nous nous  
comprenons à présent. Dans un autre passage, notre  
ami inconnu dit assez clairement qu'aucun homme  
ne reste impassible devant la mort, et que l'homme  
rempli de l'esprit de Dieu est comme une main de  
Dieu, qui ne fait rien d'elle-même, mais seulement  
ce que Dieu commande, ou encore comme une mai-  
son, où Dieu demeure. — L'homme uni à Dieu sent  
très-bien cette union, mais il n'en parle pas, il ca-  
che sa vie en Dieu, comme on cache un secret d'a-  
mour. Je puis le comparer, d'après ce que j'éprouve  
souvent moi-même, à ce peuplier aux feuilles ar-  
gentées, qui est là, devant ma fenêtre. Tu le vois, il  
est maintenant, sur le soir, tout à fait immobile ;  
pas une feuille ne s'agite, ne tremble. Lorsque le  
vent du matin fait bouger et papillonner toutes ses

1. Voir la note F, à la fin du volume.

feuilles, le tronc et les branches ne remuent pas et, quand vient l'automne, toutes ces feuilles qui tremblotaient au moindre souffle, tombent à terre, pourrissent, et le tronc attend un nouveau printemps. »

Elle s'était avancée si loin dans ce monde surnaturel, que je n'osais l'en rappeler. Moi-même, je ne m'étais dégagé qu'avec peine de ce cercle magique de pensées, et je me demandais si elle n'avait pas choisi, en définitive, la meilleure part, une part qui ne pouvait lui être ravie, pendant que nous prenons tant de peines et de soucis.

Chaque soir amenait ainsi un nouveau sujet d'entretien, et, chaque jour, je voyais plus clair et plus avant dans les profondeurs de cette âme. Elle n'avait pas de secrets pour moi ; son langage était l'expression sincère de nobles pensées, de sentiments élevés ; elle semblait seulement les avoir gardés longtemps dans son cœur, car elle me les communiquait, elle les épanchait, sans hésitation, sans chercher, comme un enfant qui, le sein plein de fleurs, les jette toutes à la fois sur le gazon. Je ne pouvais

lui ouvrir mon cœur comme elle m'ouvrait le sien, et cette idée m'oppressait, me tourmentait souvent. Qu'il en est peu qui sachent, avec ces perpétuels mensonges auxquels la société nous condamne, qu'elle appelle mœurs, politesse, égards, prudence ou sagesse de la vie, et avec lesquels elle fait de notre vie un perpétuel bal masqué, qui sachent, même quand ils le veulent, recouvrer la pleine sincérité de leur nature ! L'amour lui-même ne sait pas parler sa propre langue, ni se taire son propre silence : il faut qu'il apprenne le langage des poètes, qu'il divague, soupire ou babille, au lieu d'aborder librement, de regarder en face et de s'abandonner. J'aurais voulu lui confier ma peine et lui dire : Non, tu ne me connais pas ; mais je ne trouvais pas les mots pour dire simplement la vérité ! Avant de partir cependant, je lui donnai un volume des poésies d'Arnold, que j'avais reçu depuis peu, et je la priai de lire une pièce de poésie, intitulée « *La vie souterraine*. » C'était ma confession. Je m'agenouillai ensuite devant son lit de repos ; « bonne nuit ! » lui dis-je. — « Bonne nuit ! » ré-

pondit-elle et elle posa la main sur ma tête : un frisson courut dans tous mes membres ; des rêves d'enfance voltigeaient dans mon âme, je ne pouvais me lever. Je la regardai, et je restai les yeux attachés à ses yeux si profonds, jusqu'à ce que la paix de son cœur eût entièrement inondé mon cœur. Alors je me levai, et je regagnai silencieusement la maison. — Pendant la nuit, je rêvai d'un peuplier blanc, autour duquel mugissait la tempête, mais pas une feuille ne s'agitait sur ses branches !

#### LA VIE SOUTERRAINE <sup>1</sup>.

Doucement se poursuit notre guerre de mots piquants, et cependant, regarde, j'ai les yeux mouillés de larmes. Je me sens envahi d'une tristesse sans nom.

Oui, oui, nous savons que nous pouvons plaisanter, nous savons que nous pouvons rire ; mais je sens là, au cœur, une souffrance à laquelle tes paroles légères n'apportent aucun remède, tes gais sourires aucun soulagement.

Donne-moi ta main, tais-toi un moment, tourne vers les miens tes yeux limpides, et laisse-moi, mon amour, y pénétrer jusqu'au fond de ton cœur.

Hélas ! l'amour lui-même est-il trop faible pour laisser le cœur s'épancher, pour le laisser parler ? Les amants eux-mêmes n'ont-ils pas la force de se découvrir l'un à l'autre leurs plus intimes sentiments ? La plupart des hommes, je le savais, cachent leurs pensées : ils craignent, en les révélant, de ne

1. Voyez la note G, à la fin du volume.

trouver chez les autres qu'une froide indifférence, la critique ou le blâme. Ils vivent et s'agitent, je le savais, dans un déguisement perpétuel, étrangers aux autres hommes, étrangers à eux-mêmes — et cependant le même cœur bat dans toutes les poitrines humaines.

Mais nous, mon amour — un pareil charme glacera-t-il nos cœurs, nos voix ? — Nous aussi, devons-nous rester muets ?

Ah ! trop heureux, si nous pouvions nous-mêmes, et pour un seul instant, donner à nos cœurs toute liberté, et donner un libre essor à nos paroles ; nos lèvres sont scellées, et c'est l'œuvre d'une sagesse profonde.

Le destin a prévu combien l'homme serait un enfant frivole, à quelles distractions il se laisserait aller, comme il se livrerait lui-même à toutes les aventures et changerait à chaque instant son caractère ; pour sauver de ses caprices le génie qui lui est propre, pour le forcer à obéir, en dépit de lui-même, à la loi de son être, il a décidé qu'à travers les secrets abîmes de notre cœur, le fleuve invisible de notre vie poursuivrait sa route d'un cours continu ; nous ne pouvons en apercevoir les flots souterrains, nous croyons tourner au hasard avec eux, et cependant ils nous emportent sans retour.

Mais souvent, dans les rues les plus fréquentées, souvent, dans le tourbillon du monde, s'élève en nous un inexprimable désir de connaître notre vie souterraine, une passion de dépenser, sans repos, notre ardeur et nos forces à découvrir le cours de notre véritable vie, de notre vie personnelle, un besoin d'éclaircir le mystère de notre cœur, qui bat si impétueusement, si profondément en nous, de savoir d'où viennent nos pensées, où elles vont. Et plus d'un homme, alors, descend en lui-même, mais aucun, hélas ! ne creuse assez avant : nous avons suivi mille voies diverses, nous avons montré tous les talents, toutes les aptitudes ; mais c'est à peine si, pendant une petite heure, nous avons suivi notre propre voie, si nous avons été nous-mêmes ; c'est à peine s'il a pu se manifester un seul de ces sentiments, qui nous traversent le cœur et s'évanouissent pour toujours, sans avoir été exprimés jamais. Longtemps, nous nous efforçons sans succès de parler, d'agir

selon ce moi caché, et nos paroles, nos actions sont éloquentes, sont bonnes... elles ne sont pas vraies.

Enfin, nous ne voulons pas nous torturer davantage à cet effort intérieur, et nous recourons, pour revenir à notre indifférence, aux mille riens de l'heure présente ; ah oui ! et ces riens nous engourdissent à souhait ; mais, de temps en temps encore, vagues et isolés, naissant des profondeurs souterraines de notre âme, comme d'une terre lointaine, viennent des souffles, des échos incertains, qui nous apportent, pour tout un jour, la mélancolie.

Cependant, c'est, il est vrai, bien rare, lorsqu'une main aimée repose dans les nôtres, quand fatigués de l'éclat monotone d'un jour interminable, nos yeux peuvent lire clairement dans ceux d'un autre, quand notre oreille, fatiguée des bruits du monde, est caressée par une voix chérie — un voile se déchire en nous et nos sentiments reçoivent de nouveau une impulsion oubliée : l'œil peut voir au dedans, le cœur reste à découvert, et nos pensées, nos paroles, nos résolutions, nous les savons alors. Un homme est, dès ce moment, instruit du cours de sa vie, il en distingue le murmure, semblable à celui du vent, il voit les prairies qu'il traverse, il sent le soleil et la brise.

Là, il s'arrête dans cette course ardente, dont il poursuit éternellement cette ombre fugitive et trompeuse, le Repos. Un souffle, plein de fraîcheur, se joue sur son visage, et, dans son cœur, se répand une paix inaccoutumée.

Il croit alors connaître la colline où sa vie a pris sa source, et la mer où elle va....



## SIXIÈME SOUVENIR

---

Le lendemain, dans la matinée, on frappa à ma porte, et mon vieux docteur, le conseiller, entra dans ma chambre. C'était un ami pour tous les habitants de notre petite ville, le médecin à la fois des corps et des âmes. Il avait vu grandir deux générations : les enfants qu'il avait vus naître, étaient devenus à leur tour pères et mères, et il les regardait tous comme ses enfants. Il n'était pas marié lui-même ; il était encore plein de force et bel homme pour son âge. Je l'avais toujours connu tel qu'il était alors devant moi, avec ses yeux bleu-clair, sous d'épais sourcils, sa chevelure blanche, toute frisée et vivace



comme celle d'un jeune homme. C'étaient aussi les mêmes souliers à boucles d'argent, les mêmes bas blancs, et cet habit brun, qui semblait toujours neuf, et qui paraissait être cependant, je m'en souviens très-bien, toujours celui d'autrefois ; cette canne enfin, était bien celle que j'avais vue si souvent au pied de mon lit, pendant qu'il me tâtait le poulx ou me prescrivait tel ou tel remède. J'avais été malade à plusieurs reprises, mais ma foi en ce digne homme m'avait toujours sauvé. Je n'avais jamais douté qu'il ne pût me rendre bien portant, et quand ma mère disait qu'elle allait envoyer chercher ce cher conseiller pour me guérir, c'était comme si elle eût dit qu'elle allait envoyer chercher le tailleur pour raccommoder mes pantalons déchirés. Je n'avais qu'à prendre le remède, et je sentais que je devais me rétablir.

« Comment ça va-t-il, mon garçon ? me dit-il en entrant. Tu n'as pas très-bonne mine ; tu ferais bien de ne pas tant travailler. Mais je n'ai pas le temps de causer aujourd'hui : je viens seulement pour t'engager à ne plus aller chez la comtesse Maria. J'ai

passé toute la nuit près d'elle, et c'est votre faute. Ainsi, si tu tiens à sa vie, tu ne retourneras plus chez elle. Si nous pouvons l'emmener, elle partira bientôt pour la campagne; le mieux serait de t'absenter pendant quelques jours. Allons, adieu, sois raisonnable et montre un peu de courage ! »

A ces mots, il me tendit la main, me regarda amicalement dans les yeux comme pour m'arracher une promesse, et s'en alla pour visiter ses enfants malades. Mon étonnement de voir qu'un autre avait pénétré les secrets de mon cœur et savait ce que j'ignorais moi-même, fut si grand, qu'il était déjà parti depuis longtemps lorsque la force de penser me revint. Il se passa alors en moi ce qui se passe, quand de l'eau, restée quelque temps sur le feu sans bouger, se trouble tout à coup, se met à bouillir, s'élève à grand bruit, et s'échappe enfin par-dessus les bords du vase.

Ne plus la revoir ! — Mais je ne peux vivre que près d'elle ! Rester immobile, ne rien lui dire, me tenir tranquillement à la fenêtre, et la laisser dormir, je le veux bien. — Mais ne plus la revoir ?

Partir sans lui dire adieu ? Elle ne sait pas, elle ne peut pas savoir que je l'aime. Mais je ne l'aime pas non plus — je ne demande rien, je n'espère rien ; mon cœur n'est jamais plus paisible que lorsque je suis chez elle. — J'ai besoin seulement de sentir sa présence, — de respirer son âme, d'être près d'elle. Elle m'attend ! Le destin nous a-t-il réunis sans raison ? Ne devais-je pas être sa consolation, ne devait-elle pas être mon repos ? La vie n'est pas un jeu ; elle ne pousse pas ensemble deux âmes, comme deux grains de sable que le tourbillon du désert rassemble et sépare. Nous devons nous attacher les âmes que la bonté du sort nous offre sur la route : elles nous sont destinées, et aucune puissance ne peut nous les ravir, si nous avons le courage de vivre, de combattre et de mourir pour elles. Elle me mépriserait d'ailleurs, si, au premier roulement du tonnerre, je désertais son amour, cet arbre à l'ombre duquel j'ai passé de si doux moments.

Je me calmai tout d'un coup, et je n'entendis plus que ces mots « son amour » résonner dans toutes les profondeurs de mon âme, comme un écho qui m'ef-

frayait moi-même. « Son amour », mais comment l'aurais-je mérité ? Elle me connaît à peine, et si jamais elle devait m'aimer, ne serais-je pas forcé de lui confesser que je ne mérite pas l'amour d'un ange ? Les pensées, les espérances, qui s'élevaient dans mon cœur, retombaient, comme l'oiseau qui s'élance vainement vers le ciel, et ne voit pas la grille de sa cage. Et pourtant — pourquoi toute cette félicité, à la fois si proche et si inaccessible ? Dieu ne peut-il pas faire des prodiges ? N'en fait-il pas chaque matin ? N'a-t-il pas souvent exaucé la prière, qui monte à lui pleine de foi et se tait seulement quand le malheureux a reçu un secours, une consolation ? Nous ne demandons pas des biens terrestres, — mais que deux âmes, qui se sont rencontrées et reconnues, puissent achever leur voyage en ce monde les bras entrelacés, les regards unis ; que je sois pour elle un soutien dans ses souffrances, qu'elle soit pour moi une consolation, l'objet d'une douce sollicitude jusqu'au terme de la vie. Et si un beau printemps lui était plus tard réservé, si ses souffrances venaient à finir, — oh ! quelles

charmantes images passaient devant mes yeux ! Le château de sa mère, dans le Tyrol, lui appartenait ; — là, dans les vertes montagnes, dans un air pur, au milieu d'un peuple robuste et innocent — loin du bruit du monde, de ses tracas et de ses luttes, des envieux, des critiques, dans quelle heureuse paix nous pourrions attendre le soir de la vie, et « silencieusement passer, comme le soleil à son déclin. » Je voyais le sombre lac, le brillant miroir de ses eaux, et sur ce miroir, près des bords, l'ombre des glaciers lointains ; j'entendais les sonnettes des troupeaux, les chansons des bergers ; j'apercevais sur les cimes les chasseurs à la poursuite des chamois ; je voyais les vieillards et les jeunes hommes revenir ensemble, le soir, au village, et surtout je la voyais glisser au milieu d'eux comme un ange de paix et de charité ; j'étais à tous leur ami, leur guide.

Insensé ! m'écriai-je, insensé ! Ton cœur est-il donc toujours aussi prompt, aussi faible ? Sois homme, rappelle-toi qui tu es, combien tu es loin d'elle. Elle est bonne, son âme aime à se refléter dans une âme ; — mais sa familiarité enfantine, sa

candeur fait assez voir qu'elle n'éprouve pas pour toi un sentiment plus profond que l'amitié. N'as-tu pas vu, par une claire nuit d'été, dans tes courses à travers la forêt de hêtres, comme la lune verse sa lumière argentée sur les branches et sur les feuilles, comme elle éclaire même l'eau triste et sombre des mares, comme elle se reflète dans la plus humble goutte d'eau. Ainsi elle regarde cette vie de ténèbres, et tu reçois toi-même sa douce lumière ; mais n'attends pas d'elle un regard plus chaud !

Soudain, sa vivante image s'offrit à mes yeux. Ce n'était pas une réminiscence, mais une apparition véritable, et pour la première fois j'eus conscience de sa beauté. Ce n'était pas cette beauté de la forme et de la couleur, qui nous éblouit souvent à première vue chez une aimable fille, qui se fane aussi, comme une fleur du printemps. C'étaient plutôt l'harmonie de tout son être, la vérité, le naturel de tous ses mouvements, l'expression spirituelle de son visage, la mutuelle et parfaite pénétration de l'âme et du corps, qui charmaient en elle. La beauté, que la nature distribue à profusion, ne satisfait pas si

l'homme ne l'a pas acquise, et, pour ainsi dire, ne la mérite pas en la faisant sienne. Elle nous choque plutôt, comme nous sommes choqués de voir, sur la scène, en habit royal, une actrice dont tous les pas, tous les gestes démentent le costume. La véritable beauté, c'est la grâce, et la grâce, c'est la métamorphose d'un être pesant, matériel, terrestre, en esprit. L'esprit seul, par sa présence, rend belle même la laideur. Plus je considérais l'image apparue devant mes yeux, plus je reconnaissais la noble beauté de ses formes et la profondeur d'âme que toute sa personne révélait. Oh ! quelle félicité je voyais devant moi, — et cette apparition ne devait servir qu'à me faire entrevoir les sommets de la félicité humaine, pour me précipiter ensuite dans les plaines désertes de la vie ! Si du moins je n'avais jamais soupçonné quels trésors la terre peut recéler ! Mais aimer une fois, et se trouver ensuite seul pour toujours ! Croire une fois, et aussitôt désespérer pour toujours ! Voir une fois la lumière, et devenir aveugle pour toujours ! C'est là un supplice devant lequel s'effacent toutes les tortures humaines.

Ainsi grondaient en tumulte mes diverses pensées, et ce tumulte allait croissant, quand le calme enfin se fit ; mes impressions désordonnées se rassemblèrent, et peu à peu se déposèrent au fond de mon âme. On appelle ce repos, cette lassitude, la réflexion ; c'est plutôt une révision — on donne à la multitude de ses pensées le temps de se cristalliser elles-mêmes, suivant des lois éternelles : on observe ce phénomène, comme un chimiste dans un laboratoire, et quand tous ces éléments ont pris une forme, on est souvent bien étonné de s'apercevoir que, eux et nous, nous sommes tout autres que nous ne l'avions prévu.

Le premier mot que je prononçai, cet examen fini, fut : il faut partir, et sans plus tarder, je m'assis, j'écrivis au docteur que je partais pour quinze jours et que je m'en remettais à lui pour tout le reste. Une explication pour mes parents fut bientôt trouvée, et le soir même j'étais en route pour le Tyrol.





## SEPTIÈME SOUVENIR

---

Avec un ami, quel plaisir de voyager à travers les vallées et les montagnes du Tyrol ! On y respire un air vif, on y puise un nouvel amour de la vie. Mais, seul avec ses pensées, faire le même voyage, c'est temps perdu, peine inutile. Que m'importent les vertes montagnes, le lac aux eaux bleues et la cascade mugissante ? Ce n'est pas moi qui les regarde, ils semblent au contraire me regarder et s'étonner de voir passer un homme seul. Mon cœur se serre à l'idée que je n'ai pas encore pu trouver, sur la terre, un cœur qui préférât ma société à celle de tout autre. — Ces réflexions me revenaient tous les ma-

tins à mon réveil, et, comme l'air d'une chanson dont on ne peut se débarrasser, elles me poursuivaient et m'obsédaient tout le jour. Quand, le soir, j'entrais fatigué dans une hôtellerie, et que les étrangers réunis dans la salle commune me regardaient et s'étonnaient de me voir voyager seul, je me sauvais souvent dans la campagne, où du moins, grâce aux ténèbres, personne ne verrait que j'étais seul, et plus tard je rentrais furtivement, je montais dans ma chambre et je me jetais sur mon lit, où jusqu'au sommeil, j'entendais résonner en moi ce refrain de Schubert : « Là où tu n'es pas, là est le bonheur ! » Enfin la vue des hommes que je rencontrais, que je trouvais partout ravis de cette merveilleuse nature, heureux et pleins d'enthousiasme, me devint si odieuse, que je me décidai à dormir pendant la journée et à continuer mon voyage la nuit, à la clarté de la lune. J'y gagnai d'éprouver un sentiment, qui chassait et dissipait mes rêveries mélancoliques, celui de la peur. Essayez de gravir les montagnes, seul, pendant la nuit, sans savoir le chemin, alors que l'œil découvre au loin des fantô-

mes dont il ne peut se détourner, alors que l'oreille entend, par une surexcitation malade, des sons dont elle ignore la cause, où le pied se heurte à une racine qui a percé à travers le rocher, ou glisse sur une pierre que la cascade a mouillée de sa pluie étincelante, et, avec tout cela, le vide au dedans, sans une consolation au cœur, — sans un souvenir qui nous réchauffe, — sans une espérance qui nous ranime, essayez-le, et vous sentirez au dedans et au dehors, les frissons glacés de la mort. La première peur, dans le cœur de l'homme, est née de l'abandon de Dieu. La vie cependant, la chasse, les hommes, créés, il est vrai, à l'image de Dieu, nous consolent de notre solitude. Mais, quand nous perdons cette consolation, l'amour des hommes, nous comprenons ce que c'est que d'être abandonné de Dieu et des hommes, et la nature, avec son regard muet, nous effraie alors, au lieu de nous rendre courage. Même en posant solidement le pied sur de fermes rochers, nous croyons les sentir chanceler, comme la vase des mers dont ils sont un jour sortis, et quand l'œil demande de la lumière, et que la lune, s'éle-

vant derrière les sapins, découpe leurs cimes aiguës sur la blanche muraille des rochers, elle nous apparaît comme l'aiguille inerte d'une horloge qui a été montée un jour, et qui un jour cessera de marcher. Parmi les étoiles même, dans la voûte spacieuse du ciel, l'âme qui tremble, qui se sent seule et abandonnée, ne trouve pas où se rattacher.

Il est une idée seulement, qui parfois nous apporte quelque consolation ; c'est celle du repos, de l'ordre, de l'infini, de la nécessité dans la nature. Ici, où des deux côtés la cascade a tapissé la roche grise d'une mousse verte et sombre, on aperçoit tout à coup, dans la fraîcheur de l'ombre, un petit « ne m'oubliez pas. » C'est une de ces sœurs qui fleurissent maintenant, par millions, sur le bord de tous les ruisseaux, sur toutes les prairies de la terre, et qui ont fleuri depuis que le premier soleil levant a répandu sur la création tous les trésors de son inépuisable fécondité. Toutes les lignes tracées sur ses feuilles, toutes les étamines de son calice, toutes les fibres de ses racines, une à une, ont été comptées ; aucune puissance, sur la terre, ne peut en

augmenter, ni en diminuer le nombre. Si nous rendons notre vue plus pénétrante, si nous jetons sur les mystères de la nature un regard plus profond, si le microscope nous ouvre l'atelier silencieux de la semence, des boutons, des fleurs, alors nous apercevons la forme qui se reproduit indéfiniment dans les tissus les plus fins, dans les dernières cellules, et l'éternelle uniformité du plan de la nature, jusque dans les filaments les plus déliés. Si nous pouvions pénétrer plus avant, partout le même ensemble de formes se présenterait à nous, et, comme dans une salle entourée de glaces, le regard se perdrait dans l'infini. Cet infini se résume dans ces petites fleurs. Si nous levons les yeux vers le ciel, nous y retrouvons les mêmes lois : des lunes autour des planètes, des planètes autour des soleils, des soleils autour de nouveaux soleils, et le brouillard lointain des étoiles se décompose, pour l'œil armé du télescope, en d'autres mondes admirables. Si nous considérons alors que ces astres majestueux amènent par leur gravitation le changement des saisons, font revivre la graine des myosotis, font ouvrir

les cellules, sortir les feuilles et éclore les fleurs qui parent le tapis des prairies, font naître le scarabée qui se balance dans le bleu calice des fleurs, et dont le réveil à la vie, la sensibilité et la vivante haleine sont mille fois plus admirables que la structure des fleurs ou la mécanique des astres inertes, — si vous songez que vous aussi vous appartenez à ce système éternel, vous pourrez alors vous consoler avec ces créatures, en nombre infini, qui se meuvent, vivent et passent avec vous. Mais si cet univers, avec ses moindres et ses plus grandes choses, avec la sagesse et la puissance qu'il révèle, avec les merveilles de son existence et l'existence de ses merveilles, est l'œuvre d'un Être, devant lequel tu ne recules pas d'effroi, devant lequel tu te prosternes, dans le sentiment de ta faiblesse et de ton néant, devant lequel aussi tu te relèves, dans le sentiment de son amour, — si tu sens réellement qu'il est en toi quelque chose de plus infini, de plus réel encore que les cellules des fleurs, les sphères des planètes et la vie du scarabée, si tu reconnais en toi, comme dans son ombre, l'éclat de l'éternel qui

brille autour de toi, si tu sens en toi, au-dessous et au-dessus de toi, l'omniprésence de l'Être suprême, en qui ton apparence devient réalité, ton angoisse calme et repos, ta solitude communion avec tous les êtres, tu sais alors à qui adresser ton cri dans la nuit sombre : « Créateur et Père, que ta volonté soit faite, sur la terre comme au ciel, et, comme sur la terre, aussi dans mon âme ! » Alors le jour se fera en toi et autour de toi ; le crépuscule du matin, avec ses brouillards glacés, disparaît, et une chaleur nouvelle pénètre la nature tremblante. Tu as trouvé une main que tu ne quitteras jamais, qui te retiendrait alors même que les montagnes s'ébranleraient, que les lunes s'éteindraient ; — où que tu sois, tu es en lui, et lui en toi ; — il est le présent en éternité, et c'est à lui qu'appartient le monde avec ses fleurs et ses épines, l'homme avec ses joies et ses douleurs. Rien ne t'arrivera, que Dieu ne le veuille !

Dans ces pensées, je poursuivais mon voyage ; tantôt j'allais bien, tantôt mal. Même après avoir trouvé le repos et la paix au plus profond de notre



âme, il nous est difficile de rester paisiblement dans cette sainte solitude. Beaucoup la perdent, après l'avoir trouvée, et c'est à peine s'ils se rappellent le chemin qui conduit à elle.

Des semaines s'étaient écoulées et pas un mot ne m'était venu de sa part. Peut-être est-elle morte, me disais-je, peut-être dort-elle du dernier sommeil ! Ce fut alors comme un autre refrain, qui malgré mes efforts venait et revenait à mon esprit. Ce n'était pas impossible : le docteur m'avait dit qu'elle avait une maladie de cœur, et que chaque matin, en allant chez elle, il s'attendait à ne plus la trouver vivante. Si je l'avais perdue en ce monde, sans lui avoir dit un dernier adieu, sans lui avoir dit, au moins au dernier moment, combien je l'aimais, pourrais-je me le pardonner jamais ? Ne me faudrait-il pas, pour obtenir d'elle une assurance d'amour et de pardon, la chercher jusque dans un autre monde ? — Comme les hommes se jouent de la vie, et comme ils remettent d'un jour à l'autre, sans songer que chaque jour perdu peut être le dernier, qu'une heure perdue est souvent une éternité

perdue, les meilleures actions, les plus doux plaisirs. Toutes les paroles du conseiller, à sa dernière visite, me revinrent à la mémoire, et je vis clairement que je ne m'étais décidé à ce brusque départ que pour lui prouver ma force : il m'aurait été plus difficile alors de lui confesser ma faiblesse, de rester. Mon seul devoir était donc de retourner près d'elle, sans perdre un instant, et d'accepter toutes les épreuves que le ciel nous enverrait. Je venais à peine de prendre cette résolution, quand je me rappelai subitement cette phrase du docteur : « Si nous pouvons l'emmener, elle partira bientôt pour la campagne. » Elle m'avait dit elle-même qu'elle passait dans son château la plus grande partie de l'été; elle était donc là, peut-être, dans le voisinage; en un jour, je pouvais arriver chez elle. Je n'hésitai plus : au point du jour je me mettais en route; le soir, j'étais à la porte du château.

Le temps était calme et serein; le sommet des montagnes était doré par les feux rougeâtres du soir et les régions inférieures étaient couvertes d'une ombre bleu-rose. Un brouillard gris s'éleva du fond des

vallées, il s'éclaircit tout-à-coup, en arrivant sur les hauteurs, et il se forma au ciel comme un océan de nuages. Tous ces jeux de lumière se reflétaient à la surface légèrement agitée du sombre lac, sur les bords duquel les monts semblaient s'élever et descendre ; la cime des arbres, la pointe du clocher, la fumée montant au-dessus des maisons, marquaient seules ainsi une ligne de séparation entre le monde réel et son image. Mais un seul point attirait mes regards, c'était le vieux château, où mes pressentiments me disaient que j'allais la retrouver. On n'apercevait cependant aucune lumière aux fenêtres ; aucun bruit de pas ne troublait le calme du soir : mes pressentiments m'avaient-ils donc trompé ? Je franchis lentement la première enceinte, je montai les marches du perron et j'arrivai dans la cour, où je vis une sentinelle : je m'approchai rapidement du soldat et je lui demandai qui était au château : « la comtesse, avec ses domestiques, » me dit-il brièvement. Je n'en demandai pas davantage ; une seconde après, j'étais à la porte principale et je sonnai. Ce fut alors seulement, que je réfléchis à ma

démarche. Personne ne me connaissait ; je ne pouvais, je n'osais pas dire qui j'étais ; j'avais erré à travers les montagnes pendant des semaines entières, et j'avais l'air d'un mendiant. Que faire ? à qui m'adresser ? Mais il n'était déjà plus temps d'y songer : la porte s'ouvrait et je me trouvais en face d'un portier en livrée princière, qui me toisait d'un air surpris.

Je lui demandai si la dame Anglaise, qui ne la quittait jamais, je le savais, était au château ; sur sa réponse affirmative, je me fis donner du papier et de l'encre, et j'écrivis à la suivante que j'étais venu pour m'informer des nouvelles de la comtesse.

Le portier appela un domestique, et le chargea de ma lettre. Je comptai tous ses pas dans la longue galerie ; ma situation me paraissait, dans mon attente, plus pénible à chaque minute. De vieux portraits de famille étaient suspendus aux murs : c'étaient des chevaliers tout bardés de fer, des femmes revêtues d'un ancien costume, et, au milieu d'elles, une religieuse en robe blanche, avec une croix rouge sur la poitrine. J'avais souvent vu

ces personnages autrefois ; mais jamais je ne m'étais dit que, dans leur poitrine aussi, avait battu jadis un cœur d'homme ; en ce moment au contraire, il me sembla que j'aurais pu lire, dans l'expression de leur visage, des volumes entiers et qu'ils me disaient : « Nous aussi, nous avons vécu ; nous aussi, nous avons souffert. Sous cette armure de fer, des secrets ont été cachés autrefois, comme aujourd'hui dans ton sein. Ce costume blanc, cette croix rouge témoignent assez haut des combats que j'ai soutenus, comme ceux qui se livrent aujourd'hui dans ton cœur. » Ils avaient l'air de me regarder avec compassion, et cependant leurs traits étaient empreints d'une antique fierté qui semblait dire : « tu n'es pas des nôtres : » — Mes angoisses redoublaient, quand le bruit d'un pas léger me fit sortir de ma rêverie. L'Anglaise descendit l'escalier ; elle me pria d'entrer dans une salle. A mon regard, elle devina peut-être ce qui se passait en moi, mais son visage conserva une parfaite immobilité, et, sans se permettre la moindre expression d'étonnement ou d'intérêt, elle me dit, d'une voix mesurée,

que la comtesse allait mieux maintenant, et qu'elle me priait de passer dans une demi-heure chez elle.

Un bon nageur, qui s'est avancé au loin dans la mer, et qui ne pense au retour que lorsque ses bras commencent à se lasser, — qui, alors, coupe les vagues à la hâte et ose à peine regarder, là-bas, le rivage ; qui sent, à chaque brassée, ses forces diminuer et craint de se l'avouer, et qui, tout à coup, lorsque sa volonté l'abandonne, lorsque déjà il agonise et perd conscience de ce qui l'entoure, heurte du pied la terre ferme et embrasse la première pierre du bord, — tel j'étais moi-même... lorsque j'entendis ces paroles. Une nouvelle réalité m'apparut, et tout ce que j'avais souffert s'évanouit comme un songe. De tels moments sont très-rares dans la vie, et des milliers d'hommes ont passé, qui n'en ont pas connu la joie. Mais la jeune mère qui tient, pour la première fois, son enfant dans ses bras, le père dont le fils unique revient de la guerre couvert de gloire, le poète que son propre pays acclame avec enthousiasme, le jeune homme, quand à sa chaude poignée de main un être aimé répond

par une étreinte plus chaude encore, savent ce que l'on éprouve lorsqu'un rêve devient une réalité.

La demi-heure s'écoula. Un domestique vint me chercher, me guida à travers une longue suite de pièces, m'ouvrit une porte, et, dans la pâle lumière du soir, je vis une forme blanche, près d'une haute fenêtre qui donnait sur le lac et les montagnes encore éclairées. « Comme on se retrouve ! » disait, devant moi, une voix argentine, dont chaque mot me faisait l'impression d'une fraîche goutte de pluie, après une chaude journée d'été. — « Comme on se retrouve, et comme on se perd ! » lui dis-je. Je lui pris la main et je sentis que nous nous étions en effet retrouvés. « Mais, c'est la faute des hommes, quand ils se perdent, » ajouta-t-elle, et sa voix, qui accompagnait ses paroles comme une musique, passa insensiblement à un ton plus doux.

« C'est vrai, répliquai-je ; mais d'abord, dis-moi, comment vas-tu maintenant ? Pourrai-je causer avec toi ? » — « Mon cher ami, répondit-elle en souriant, je suis toujours malade, tu le sais, et, quand je dis que je me porte bien, c'est par amitié pour

mon vieux conseiller ; car il est persuadé que je lui dois toutes les années que j'ai vécu , depuis la première, à lui seul et à son art. Avant de quitter la résidence, je l'ai bien effrayé : un soir, mon cœur avait cessé de battre, tout à coup, et dans mon angoisse, je m'étais figuré qu'il ne reprendrait jamais son mouvement. Mais c'est passé, et à quoi bon en parler ? Une seule chose m'attriste : j'avais toujours cru que je fermerais les yeux sans souffrir , mais je sens, à présent, que la douleur troublera mon départ de cette vie et me le rendra cruel ! » Elle posa la main sur son cœur, et reprit : « Mais toi, raconte-moi où tu es allé, et dis-moi pourquoi je n'ai pas reçu un mot de toi, pendant toute ton absence. Le vieux docteur m'a d'abord donné une foule de raisons pour m'expliquer ton départ si subit, mais j'ai fini par lui dire que je n'en croyais pas un mot. Il m'a donné alors le plus incroyable de tous les prétextes : devine lequel ? » — « Incroyable, c'est possible, lui dis-je, en l'empêchant d'achever et de prononcer le mot ; et pourtant, il n'était peut-être que trop vrai. Mais cela aussi est passé : à quoi bon en parler ? »



« Mais non, mon ami, dit-elle, pourquoi cela serait-il passé ? Lorsque le conseiller m'eut enfin donné sa dernière raison, je lui dis que je ne vous comprenais, ni lui, ni toi. Je ne suis qu'une pauvre malade abandonnée, et ma vie n'est qu'une longue mort. Cependant, si le ciel m'a envoyé quelques âmes qui me comprennent, ou, pour parler comme le docteur, qui m'aiment, en quoi cela troublerait-il ma paix et la leur ? — Je venais de lire mon poète favori, Wordsworth, lorsque le docteur me fit son aveu, et je lui dis : Mon cher conseiller, nous avons tant de pensées et si peu de mots, que nous sommes bien obligés de traduire beaucoup de pensées par les mêmes mots. Si quelqu'un, sans nous connaître, entendait dire que notre jeune ami m'aime, ou que je l'aime, il pourrait croire que notre amour ressemble à celui de Roméo et de Juliette, et tu aurais alors raison de dire que cela ne doit pas être. Mais, n'est-ce pas, tu m'aimes toi aussi, mon vieux conseiller, et je t'aime, et je t'aime depuis de longues années ; je ne te l'avais peut-être jamais avoué, jusqu'ici ; je ne me suis cependant pas désespérée pour

cela, je n'en ai pas été plus malheureuse. Oui, mon cher conseiller, et je te dirai plus encore : je crois que tu as pour moi un malheureux amour ; ne viens-tu pas, chaque matin, me demander de mes nouvelles, même lorsque tu sais que je me porte bien ? Ne m'apportes-tu pas les plus belles fleurs de ton jardin ? Ne m'as-tu pas obligée à te donner mon portrait ! Mais, bien plus, — je ne devrais peut-être pas te trahir, — dimanche dernier, n'es-tu pas entré dans ma chambre ? Tu croyais que je dormais : je dormais en effet, ou du moins je ne pouvais faire aucun mouvement, mais je te voyais ; tu es resté longtemps assis, près de mon lit, les yeux sur moi, et je sentais tes regards comme deux rayons de soleil se jouant sur ma figure. Puis, tes yeux s'obscurcirent, et je vis deux grosses larmes s'en échapper. Tu cachas tes yeux dans tes mains, et tu murmuras, deux fois, en soupirant : « Maria ! Maria ! » Eh bien ! mon cher conseiller, notre jeune ami n'a jamais fait rien de pareil, et pourtant tu l'as renvoyé ! — Pendant que je lui parlais ainsi, d'un ton à demi plaisant, à demi sérieux, comme je fais toujours, je vis

que j'avais blessé le bon vieillard ; il se tenait immobile et tout confus, comme un enfant. Je pris alors un volume des poésies de Wordsworth, celui dont je venais de lire quelques passages, et je lui dis : Voici un autre vieillard que j'aime, et que j'aime de tout mon cœur, que je comprends et qui me comprend, et cependant que je n'ai jamais vu, que je ne verrai jamais : il en est ainsi sur la terre. Je vais maintenant te lire une de ses poésies ; tu verras comment on peut aimer, et comment l'amour est une bénédiction que l'amant répand sur la tête de celle qu'il aime, pour continuer ensuite son chemin dans une heureuse tristesse. Je lui lus cette pièce de Wordsworth, intitulée « *La jeune écossaise* ». — A présent, mon ami, approche-toi de la lampe, et lis-moi encore une fois cette poésie, car elle me rafraîchit, toutes les fois que je l'entends. Il y respire un esprit semblable à cette clarté paisible, infinie du soir, qui colore de pourpre, sous nos yeux, les cimes pures de ces montagnes couronnées de neige. »

Comme ses paroles résonnaient doucement et lentement dans mon âme, mon cœur redevint, lui aussi,

plus calme et plus tranquille. L'orage s'était dissipé, et son image flottait, comme le reflet argenté de la lune, sur les vagues légèrement agitées de mon amour, de cette mer qui s'étend à travers tous les cœurs humains et que chacun revendique pour soi, tandis qu'elle fait la pulsation vivifiante de l'humanité tout entière. J'aurais préféré me taire, comme la nature qui s'étendait au dehors, devant nous, et qui devenait de plus en plus sombre ; mais elle me donna le livre et je lus <sup>1</sup> :

« Douce jeune fille d'Ecosse, à toi, en ce monde, le sceptre de la beauté ! Deux fois sept années, au cours égal, ont répandu sur ta tête, leurs précieuses faveurs : ces sombres rochers, cette vallée natale, ces arbres, qui forment comme un voile à demi soulevé, cette cascade, qui murmure auprès du lac silencieux, cette baie, dont les flots tranquilles protègent ta demeure — vous m'apparaissez tous comme l'illusion d'un rêve, comme ces fantaisies, que notre imagination fait naître, lorsque les soucis de la vie sont pour un moment oubliés ! Et cependant, belle créature, à la pleine lumière du jour, tu resplendis d'un éclat céleste ; je te bénis, douce Vision, je te bénis du fond du cœur ; Dieu veille sur toi jusqu'à tes dernières années ! Je suis un étranger pour toi, pour les tiens, et j'ai cependant les yeux mouillés de larmes.

« Avec une sincère émotion, je prierai pour toi, quand je

1. Voir la note H, à la fin du volume.

serai loin d'ici. Jamais, je n'ai si bien vu, sur la figure, dans les traits de personne, cet air d'intelligente bonté, mûrie dans une parfaite innocence. Jetée ici, comme le grain de blé qui tombe au hasard, loin des hommes, tu ne connais pas les regards embarrassés d'une misère timide, ni la rougeur si prompte aux jeunes filles. Sur ton front serein, tu portes la liberté d'un enfant des montagnes : visage rayonnant de bonheur ! aimables sourires d'une douce nature ! Quel charme dans ton accueil ! La grâce se joue autour de toi. Nulle contrainte dans tes manières, si ce n'est celle des pensées, qui se présentent vives et pressées à ton esprit, et que traduisent à peine le peu de mots anglais que tu as appris : servitude légère, lutte qui donne à ta physionomie de la grâce et de la vie. J'ai vu aussi, avec émotion, des oiseaux de la race qui aime les tempêtes — lutter ainsi contre le vent.

« Quelle main serait digne même de cueillir pour toi une guirlande de fleurs, pour toi qui es si belle ? O doux plaisir ; demeurer ici, près de toi, dans une vallée couverte de bruyères ! adopter la vie simple que tu mènes, se vêtir comme toi, être berger comme tu es bergère ! Mais je pourrais former un vœu moins chimérique : tu es pour moi, comme une vague de la mer orageuse ; que ne puis-je m'attacher à toi, au moins par les liens d'un commun voisinage ! Quel bonheur de t'entendre, de te voir ! Que ne suis-je ton frère aîné, ton père — quelque chose pour toi !

« Enfin, que le ciel soit loué ! Je le bénis de m'avoir amené dans ce lieu solitaire : j'emporte, en m'éloignant, ma récompense. En de pareils moments surtout, nous apprécions notre mémoire, nous reconnaissons qu'elle a des yeux : pourquoi donc hésiterais-je à partir ? Elle nous a été donnée, je le sens, pour renouveler un plaisir passé, pour le faire durer toute la vie. Aussi je ne crains pas, malgré mon bonheur ici, douce jeune fille d'Ecosse, je ne crains pas de te quitter ; jusqu'à mon dernier jour, j'en ai la confiance, je verrai devant moi, comme aujourd'hui, la petite cabane, le lac, la baie, la cascade, et toi, l'âme de ces lieux ! »

Je m'arrêtai : cette pièce de vers m'avait rappelé l'impression que j'avais si souvent éprouvée naguère, en aspirant, dans une grande feuille verte, une gorgée d'eau fraîche puisée à une pure fontaine.

Sa voix se fit alors entendre, comme les premières notes de l'orgue, quand il nous réveille d'une prière rêveuse : « C'est ainsi, dit-elle, que je désire être aimée de toi, et aussi de notre bon conseiller ; nous devrions tous nous aimer ainsi, et avoir en nous une mutuelle, une entière confiance. Mais le monde, je le connais à peine, il est vrai, ne me semble pas comprendre cette manière d'aimer, cette confiance réciproque : les hommes ont fait de cette terre, où nous aurions pu vivre si heureux, une bien triste demeure. — Il en était, je crois, tout autrement dans les premiers âges ; sans cela, comment Homère aurait-il pu concevoir le personnage si aimable, si pur et si tendre de Nausicaa ? Nausicaa s'éprend d'Ulysse à la première vue ; elle le dit aussitôt à ses compagnes : si cet étranger voulait devenir mon époux ! s'il consentait à rester près de nous ! — Elle craint cependant de venir à la ville en même temps

que lui, et elle lui dit, sans détours : Si je conduisais à la maison un si bel étranger, d'une si belle figure, les gens diraient que je suis allée chercher un mari. — Comme tout cela est simple et naturel ! Mais lorsqu'elle lui entend dire qu'il veut retourner dans son pays pour revoir sa femme et son fils, sans laisser échapper une plainte elle se retire, et nous sentons assez qu'elle a dû garder longtemps après, dans son cœur, le souvenir du bel étranger, à la belle figure. Pourquoi nos poètes ont-ils ignoré cet amour, cet aveu sincère, joyeux, ce renoncement paisible ! Un poète des temps nouveaux aurait fait de Nausicaa un Werther féminin. C'est que l'amour, pour nous, est une simple introduction à la comédie, ou à la tragédie du mariage. N'y a-t-il donc pas d'autre amour ? La source du bonheur le plus pur est-elle donc entièrement tarie ? Les hommes ne connaissent-ils plus que la coupe enivrante, et non la source rafraîchissante de l'amour ? »

Ces paroles me rappelèrent ces plaintes du poète Anglais :

Si cette foi nous vient du ciel, si tel est le plan sacré de la nature, n'ai-je pas raison de déplorer ce que l'homme a fait de l'homme ?

« Que les poètes sont heureux ! reprit-elle ; leurs paroles font jaillir les sentiments les plus profonds de mille âmes restées jusque-là muettes. Que de fois leurs chants n'ont-ils pas arraché l'aveu du plus doux secret ? Leur cœur bat dans la poitrine du pauvre, comme dans celle du riche ; les heureux chantent, les tristes pleurent avec eux. Mais aucun poète n'a su me charmer autant que Wordsworth. Je sais que beaucoup de mes amis ne l'aiment pas, ils disent que ce n'est pas un poète ; c'est justement pour cela que je l'aime : il évite toutes les tournures de la poésie ordinaire, toutes les hyperboles, tout ce que l'on désignerait par cette expression : le vol de Pégase. Mais il est vrai, et que n'y a-t-il pas dans ce seul mot ? Il ouvre nos yeux à la beauté, qui est devant nos pieds, comme la pâquerette des champs ; il nomme tout par son véritable nom ; il ne veut surprendre, tromper ni éblouir personne ; il

1. Voyez la note I, à la fin du volume.



ne prétend pas à l'admiration pour lui-même; il cherche seulement à faire goûter aux hommes tout le charme de ce que la main des hommes n'a pas encore touché, déformé. Une goutte de rosée n'est-elle pas plus belle qu'une perle montée en or? Une source vive, qui jaillit devant nous, dont nous ignorons l'origine, n'est-elle pas plus merveilleuse que toutes les eaux de Versailles? Sa « *Jeune écossaise* » n'est-elle pas plus séduisante, n'est-ce pas un type plus réel de la véritable beauté, que l'Hélène de Goëthe ou l'Haydée de Byron? Et, en outre, quelle langue agréable, quelle pureté dans les pensées! Il est bien regrettable que nous n'ayons pas en Allemagne, un poète qui lui ressemble. Schiller aurait pu être notre Wordsworth, s'il s'était fié à lui-même, à son génie, plus qu'aux Grecs et aux Romains. Notre Ruckert s'en rapprocherait davantage, s'il n'était pas allé chercher, loin de son propre pays, parmi les roses de l'Orient, des consolations et une autre patrie. Peu de poètes ont le courage d'être entièrement ce qu'ils sont : Wordsworth avait ce courage, et, comme nous aimons à écouter

les grands hommes, alors même qu'ils oublient d'être grands et que s'abandonnant, comme de simples mortels, à leur pensée, ils attendent avec patience le moment où une inspiration nouvelle leur ouvrira de nouveau l'infini, j'aime Wordsworth dans les poésies mêmes où il ne dit que ce que chacun aurait pu dire. Les grands poètes s'accordent parfois du répit. Dans Homère, il nous arrive souvent de lire cent vers, sans rencontrer une seule beauté, et ainsi de Dante ; tandis que Pindare que vous admirez tous, me désespère avec son enthousiasme perpétuel. Que je donnerais, pour pouvoir passer un été au bord du lac, pour visiter avec Wordsworth tous les lieux qu'il a rendus célèbres, saluer tous les arbres qu'il a sauvés de la hache, et assister même une seule fois, avec lui, à ce coucher du soleil dans le lointain, qu'il a décrit comme Turner seul aurait pu le peindre ! »

Elle avait une manière de parler qui m'a toujours frappé : sa voix ne baissait jamais à la fin des phrases, comme il arrive d'ordinaire, elle s'élevait au contraire, et finissait toujours comme un accord de septième dominante. En parlant, elle semblait se

soumettre à son interlocuteur, jamais s'imposer à lui, et la mélodie de ses phrases rappelait le ton de l'enfant, quand il dit : N'est-ce pas, père? Il y avait dans sa voix quelque chose d'une prière : il était impossible de lui résister.

« Wordsworth est aussi un de mes poètes favoris, dis-je, et plus encore, c'est un homme que j'aime. Comme il arrive souvent que l'on a, d'une petite colline gravie sans peine, une vue plus étendue, plus belle et plus animée, que du Mont-Blanc, escaladé à grand'peine et au péril de la vie, je fais grand cas des poésies de Wordsworth. Longtemps je l'ai trouvé vulgaire, et j'ai plusieurs fois abandonné la lecture de ses œuvres, sans comprendre comment les meilleurs esprits d'Angleterre pouvaient avoir aujourd'hui pour lui une si grande admiration. Mais, depuis, j'ai reconnu qu'il n'y a pas un poète, dans n'importe quelle langue, parmi ceux que leurs compatriotes ou l'aristocratie intellectuelle de leur pays ont regardés comme de grands poètes, qui doive nous être indifférent. L'admiration est un art qu'il faut apprendre. Beaucoup d'Alle-

mands disent : Racine ne nous plaît pas ; l'Anglais ne comprend pas Goethe ; pour le Français, Shakespeare n'est qu'un grossier paysan. Que veut-on dire par là ? Rien ; c'est comme si un enfant disait qu'il préfère une valse à une symphonie de Beethoven. L'art est de trouver et de comprendre ce que chaque nation admire dans ses grands hommes, et celui qui cherche le beau, reconnaîtra que les Persans eux-mêmes ne se trompaient pas sur leur Hafiz, ni les Indiens sur leur Kalidasa. On ne comprend pas un grand homme en une fois : il y faut de la force, du courage, de la persévérance, et il est à remarquer que ce qui nous frappe au premier abord, ne nous captive que rarement pour longtemps. »

« Il y a quelque chose cependant, dit-elle en m'arrêtant, qui est commun à tous les grands poètes, à tous les véritables artistes, à tous les héros de la terre, qu'ils soient Persans ou Indiens, païens ou chrétiens, Romans ou Germains, c'est, je ne sais comment l'exprimer, l'infini qui semble s'ouvrir derrière eux, une échappée de vue sur l'éternité, ce je ne sais quoi d'où vient aux moindres actions, à

tout ce qui est périssable, un caractère divin. Goethe, le grand païen, a connu la douce paix, qui descend du ciel, et quand il dit, en vers harmonieux :

« Par delà tous les sommets, règne le repos ; à la  
« cime des grands arbres, on sent à peine une brise  
« légère ; les petits oiseaux se taisent dans la forêt :  
« attends, bientôt tu te reposeras aussi <sup>1</sup> ! »

ne voit-on pas l'infini s'ouvrir par delà les sommets, la cime des sapins ? Ne pressent-on pas qu'il règne, dans ces régions, un calme que la terre ne peut donner ? Dans Wordsworth, ce fond ne manque jamais, et, disent les railleurs ce qu'ils voudront, le surnaturel seul, quelle que soit son enveloppe, anime, émeut le cœur humain. Qui a mieux compris que Michel-Ange la beauté toute plastique de la forme matérielle ; mais il ne l'a ainsi comprise qu'en voyant en elle le reflet de la beauté céleste. Tu connais son sonnet <sup>2</sup> :

« Un beau visage a le pouvoir de me ravir au ciel (sur terre, il n'en est pas d'autre qui me charme). Je me sens trans-

1. Voir la note J, à la fin du volume.

2. Voir la note K.

porté, vivant, au milieu des élus : c'est une grâce rarement faite à un mortel.

« L'œuvre répond si bien à son Créateur, que je m'élève jusqu'à lui par de divines pensées, et là je trouve des inspirations et des chants dans mon amour, dans ma passion pour une belle.

« Si je ne sais plus détourner de ses deux beaux yeux mes regards, c'est que je reconnais à leur éclat le chemin qui conduit à Dieu;

« Et quand le feu de ces yeux m'embrase, dans cette noble ardeur, j'ai un doux pressentiment de la félicité qui règne éternellement au ciel. »

La fatigue la força à s'interrompre ; comment aurais-je songé à troubler ce silence ? Quand après un mutuel échange de pensées, deux cœurs se sentent satisfaits et se taisent, on dit qu'un ange voltige à travers la chambre : je crus entendre, au-dessus de nos têtes, le léger coup d'aile de cet ange de paix et d'amour. Mon regard se reposait sur elle ; son enveloppe corporelle, au demi-jour de ce soir d'été, semblait s'être transfigurée ; sa main que je pris dans les miennes, me rendit seule au sentiment de la réalité. Soudain son visage s'illumina d'une vive clarté : elle le sentit, ouvrit les yeux, et me regarda toute surprise. Ses yeux, que ses paupières à demi closes voilaient à moitié, brillaient d'un éclat ex-

traordinaire. Je regardai autour de moi et je m'aperçus enfin que la lune, dans toute sa splendeur, venait de se lever entre deux collines, en face du château, et qu'elle éclairait d'une douce lumière le lac et le village. Jamais je n'avais vu si belles la nature et sa figure charmante, jamais je n'avais ressenti une impression de calme plus délicieuse : « Maria, lui dis-je, à cette heure bénie, laisse-moi, tel que je suis, te déclarer mon amour ! En ce moment où nous sentons si vivement la présence de Dieu, unissons nos cœurs par des liens que rien ne puisse briser. Quoi que ce soit que l'amour, Maria, je t'aime et je sens que tu es à moi, comme je suis à toi ! »

Je m'agenouillai, sans oser la regarder ; mes lèvres pressèrent ses mains que je baisai ; mais elle les retira, d'abord avec hésitation, bientôt avec plus de décision, plus vivement ; lorsque je la regardai, son visage était empreint de tristesse, elle se taisait toujours ; enfin elle se leva, et me dit avec un profond soupir :

« C'est assez pour aujourd'hui. Tu m'as fait souf-

frir, et cependant, c'est ma faute. — Ferme les fenêtres, je sens comme un frisson glacé, comme si une main étrangère me touchait. — Reste près de moi.... mais non, retire-toi plutôt; adieu! bonne nuit? Prie Dieu que sa paix ne nous abandonne pas. — Nous nous reverrons, n'est-ce pas? Je t'attendrai demain soir. »

Qu'était devenue, en un instant, ma tranquillité? Je la voyais souffrir, et tout ce que je pouvais faire, c'était de la laisser, d'appeler l'Anglaise et de retourner seul au village. Longtemps encore je me promenai sur les bords du lac, longtemps encore je laissai mes regards errer vers la fenêtre éclairée de la chambre où je venais de la quitter. Enfin la dernière lumière s'éteignit au château; la lune montait de plus en plus, et toutes les saillies, les balcons, les sculptures se détachaient peu à peu sur les vieux murs, dans une illumination magique. Je sentis tout mon isolement dans cette nuit silencieuse; il me sembla que mon cerveau allait me refuser ses services: pas une de mes pensées ne s'achevait; je me répétais seulement que j'étais seul en ce monde, et



que pas une âme ne se donnerait à moi. La terre m'apparut comme un cercueil, le ciel comme un drap funèbre ; je savais à peine si je vivais encore, ou si je n'étais pas mort depuis longtemps. Je me mis à regarder les étoiles, qui, semblables à des yeux étincelants, poursuivaient paisiblement leur cours : je pensai qu'elles étaient uniquement destinées à éclairer, à consoler les hommes, et je me ressouvins des deux étoiles, si peu espérées, qui s'étaient levées sur mon horizon obscur.... Alors s'éleva de mon cœur une prière d'actions de grâces, une prière pour l'amour de mon ange.

## DERNIER SOUVENIR

---

Le soleil avait déjà dépassé le sommet des montagnes, et ses rayons pénétraient dans ma chambre, lorsque je m'éveillai. Était-ce bien le même soleil qui la veille au soir nous avait jeté un regard hésitant, comme un ami sur le point de partir, comme s'il eût voulu bénir l'union de nos âmes, et qui avait ensuite disparu comme une espérance perdue ? Il brillait maintenant dans tout son éclat, et l'on aurait dit d'un enfant, qui le visage joyeux se précipite dans notre chambre, pour nous souhaiter une bonne fête. Étais-je le même homme qui s'était jeté sur son lit quelques heures auparavant, l'âme

et le corps brisés? Je retrouvais maintenant tout mon ancien courage, et cette confiance en Dieu, en moi-même, qui me rafraîchit et me ranime comme l'air frais du matin. Que seraient devenus les hommes sans le sommeil? Nous ne savons pas où nous conduit ce messenger nocturne, et quand le soir il nous ferme les yeux, qui nous garantit qu'il nous les ouvrira le matin, qu'il nous rendra à nous-mêmes? Il fallut du courage et de la foi au premier homme qui se jeta dans les bras de cet ami inconnu; s'il n'y avait dans notre nature quelque infirmité, qui dans tous les cas où nous devons croire, nous pousse à la foi et à l'abandon, je doute que, malgré sa fatigue, un homme eût jamais consenti librement à fermer les yeux, à partir pour le pays inconnu des rêves. Mais le sentiment de notre faiblesse, de notre misère, nous donne confiance en une puissance supérieure, nous inspire le courage de nous abandonner au bel ordre de l'univers, et nous nous retrouvons fortifiés, reposés, si nous brisons, même pour peu de temps, pendant le sommeil ou dans la veille, les liens qui rattachent notre moi éternel à notre moi

terrestre. Ce qui m'avait paru obscur la veille, et comme enveloppé d'un triste brouillard, me parut clair en un instant. Nous nous appartenions l'un à l'autre, je le voyais, ou comme le frère à la sœur, ou comme le père à l'enfant, ou comme le fiancé à la fiancée. Nous devions rester unis à jamais ; il s'agissait seulement de trouver le vrai nom de ce que, dans notre langue bégayante, nous appelons l'amour.

Que ne suis-je ton frère aîné, ton père — quelque chose pour toi !

C'est ce « quelque chose », dont il fallait trouver le nom, car le monde ne connaît rien sans un nom. Elle m'avait dit elle-même, qu'elle m'aimait de cet amour pur et surnaturel où tout autre amour prend sa source. Sa frayeur, son trouble, lorsque je lui avais déclaré que moi aussi je l'aimais de tout mon cœur, voilà ce que je ne pouvais pas m'expliquer encore aujourd'hui, mais ma foi en notre mutuel amour n'en était pas ébranlée. Pourquoi chercher à comprendre tout ce qui se passe dans l'âme humaine,

1. Voir la note L, à la fin du volume.

quand tout, en nous-mêmes, est si difficile à comprendre ? C'est partout l'incompréhensible qui nous arrête, dans la nature, dans l'homme, dans notre propre cœur. Les hommes que nous comprenons, dont les motifs nous sont connus comme les rouages d'une machine, nous laissent froids comme les personnages de la plupart de nos romans. Rien ne nous gâte les joies de la vie, comme ce rationalisme moral qui veut tout expliquer, et nie tout merveilleux dans notre développement intérieur. Il y a, dans tous les êtres, quelque chose d'inexplicable que nous appelons le destin, l'inspiration, le caractère, et celui qui croit pouvoir analyser les actions et les agitations perpétuelles des hommes sans tenir compte de ce reste, ne se connaît pas lui-même, et ne connaît pas les autres. — Je me consolai donc de tout ce qui m'avait désespéré la veille, et il me sembla bientôt que pas un nuage n'assombrissait plus le ciel de l'avenir.

Dans cette disposition, je sortais de l'étroite maison où j'avais passé la nuit, lorsqu'un messenger me remit une lettre. Elle était de la comtesse ; je le re-

connus à la beauté, à la sûreté de l'écriture. Je l'ouvris respirant à peine : j'espérais ce que permettent les plus belles espérances ; mais bientôt toutes mes illusions s'évanouirent. Cette lettre ne contenait que la prière de ne pas aller au château, parce qu'elle attendait des visites. Pas un mot d'amitié, pas un mot sur sa santé ; à la fin même, ce post-scriptum : « Le conseiller viendra demain ; ce sera donc pour après-demain. »

C'étaient donc deux jours déchirés à la fois du livre de ma vie ! si du moins ils avaient été entièrement déchirés ! Mais non, ils restaient suspendus sur ma tête, comme le toit de plomb d'une prison. Il fallait les subir : je ne pouvais pas les donner, comme une aumône, à un roi ou à un mendiant, qui auraient voulu passer deux jours encore, l'un sur son trône, l'autre sur sa pierre, à la porte d'une église ! Je restai un instant, les yeux immobiles, mais je me rappelai ma prière du matin, et comment je m'étais dit que le désespoir était la pire incrédu- lité, que les plus grandes choses, en ce monde, et les plus petites, font partie d'un plan merveilleux et divin, auquel il faut se rendre, quoi qu'il en coûte.

Comme un cavalier, qui se voit au bord d'un précipice, je ramenai les guides : « Qu'il en soit ainsi, m'écriai-je, puisqu'il doit en être ainsi ! La terre que Dieu a faite, n'est pas un lieu où l'on ait le droit de se plaindre, de se lamenter. » N'était-ce pas un bonheur déjà que de tenir les lignes qu'elle avait écrites, et l'espérance de la revoir bientôt n'en était-elle pas un autre, et plus grand que je ne l'avais mérité ! Tenez seulement la tête toujours au-dessus de l'eau : c'est le précepte de tous les bons nageurs dans la vie ; mais quand on ne le peut plus, ne vaut-il pas mieux se noyer tout d'un coup, que d'enfoncer peu à peu, la gorge et les yeux pleins d'eau ? D'autre part, cependant, s'il est difficile de toujours songer, dans tous les accidents de la vie, à la Providence divine ; si nous craignons, avec raison peut-être, de sortir de nos habitudes, en nous mettant, à chaque combat, en présence de Dieu, la vie devrait nous apparaître, sinon comme un devoir, du moins comme un art. Rien n'est plus laid qu'un enfant volontaire, qui à chaque désagrément, à toute douleur nouvelle, se plaint d'un air maussade ; rien de

plus aimable, au contraire, que l'enfant, dont l'œil recouvre bientôt l'éclat de la joie et de l'innocence, — semblable à cette fleur qui tremble et vacille sous une pluie du printemps, et qui bientôt s'entr'ouvre, exhalant de nouveaux parfums, pendant que le soleil sèche ses larmes sur ses feuilles.

Il me vint alors une bonne inspiration : je trouvais le moyen de passer, en dépit du destin, ces deux jours avec elle. Depuis longtemps, j'avais songé à écrire les chères paroles qu'elle m'avait dites, et mainte belle pensée qu'elle m'avait confiée. Ainsi ces deux jours s'écoulèrent pour moi dans le souvenir des heures charmantes que nous avions passées ensemble, et dans l'espérance d'un avenir encore plus doux : j'étais près d'elle, je vivais en elle, je sentais la présence de son esprit, je jouissais de son amour plus encore que lorsque j'avais tenu sa main dans les miennes.

Que ces feuilles me sont chères aujourd'hui ! Que je les ai lues et relues souvent ! non pas que j'aie oublié une seule de ses paroles, mais ces pages sont les témoins de mon bonheur : je trouve en elles,



comme le regard d'un ami, dont le silence dit plus plus que toutes les phrases. Souvenir d'un bonheur passé, souvenir d'une douleur passée, retour silencieux dans un passé lointain, où disparaît tout ce qui nous entoure et nous intéresse, où l'âme se jette comme une mère sur la tombe verdoyante de son enfant, qui sommeille depuis longtemps déjà, là-bas où aucune espérance, aucun désir ne trouble le calme d'un abandon sans retour. — Nous appelons cela mélancolie; mais à cette tristesse se mêle un certain charme, que connaissent ceux-là seulement qui ont beaucoup aimé, qui ont souffert beaucoup. Demandez à une mère ce qu'elle éprouve, lorsque, en attachant sur la tête de sa fille le voile qu'elle avait elle-même porté comme fiancée, elle pense à l'époux qui n'est plus près d'elle. — Demandez à un homme ce qu'il éprouve, quand une jeune fille, qu'il avait aimée et que le monde a séparée de lui, lui renvoie, en mourant, la rose aujourd'hui desséchée que, jeune homme encore, il lui avait donnée. Ils peuvent pleurer tous les deux ; mais ces larmes ne sont ni des larmes de douleur, ni des larmes de

joie : ce sont les larmes du sacrifice , par lequel l'homme, dans sa foi en la bonté, en la sagesse de Dieu, s'abandonne à Dieu, et renonce paisiblement à ses plus chères affections.

Mais, revenons au souvenir, revenons à la vivante représentation du passé. Les deux jours s'écoulèrent si vite, que je me pris à trembler en voyant se rapprocher d'heure en heure l'heureux moment de la revoir. Dans la première journée, les voitures, les cavaliers étaient venus de la ville ; la présence de tous ces hôtes avait donné de l'animation au château. Les drapeaux flottaient sur les tours ; dans les cours, on entendait la musique ; le lac était sillonné de gondoles joyeuses, et les chants retentissaient sur les vagues. J'écoutais en silence, et je pensais qu'elle écoutait, elle aussi, de sa fenêtre. Le second jour, tout paraissait encore en mouvement ; les hôtes ne se préparèrent au départ que dans l'après-midi. Enfin, sur le soir, je vis la voiture du conseiller qui s'éloigna la dernière. Je ne pus me retenir plus longtemps. Je savais qu'elle était seule, j'étais sûr qu'elle pensait à moi, qu'il lui tardait de me revoir ; devais-

je passer encore une nuit, sans même lui serrer la main, sans lui dire que notre séparation touchait à sa fin et que le lendemain nous nous réveillerions pour une nouvelle suite de jours heureux? Il y avait de la lumière à sa fenêtre; elle devait être seule, pourquoi ne la verrais-je pas, au moins un instant? déjà, j'étais arrivé au château; déjà, j'allais sonner: je m'arrêtai tout à coup: « Non! pas de faiblesse. Tu rougirais devant elle, comme un voleur de nuit. Demain matin tu iras chez elle, comme un héros qui revient du combat, et pour lequel elle aura préparé la couronne de l'amour, qu'elle posera demain sur ta tête. »

Le matin venu, je courus chez elle, cette fois vraiment chez elle. Ne dites pas de l'esprit, qu'il peut vivre sans corps! Pleine existence, conscience, bonheur, sont là seulement où l'esprit et le corps sont un: un esprit corporel, un corps spirituel. Il n'y a pas d'esprit sans corps, ou c'est un fantôme; pas de corps sans esprit, ou c'est un cadavre. La fleur sur pied est-elle sans âme? Ne vit-elle pas dans une pensée créatrice, qui la conserve, qui lui donne sa

vie, son développement ? C'est là son âme, mais cette âme de la fleur est muette ; elle se manifeste, dans l'homme, par la parole. La vie réelle est partout spirituelle à la fois et corporelle ; la jouissance réelle est partout à la fois spirituelle et corporelle ; l'union véritable est toujours spirituelle et corporelle à la fois.

Tout ce monde des souvenirs, dans lequel j'avais si heureusement vécu deux jours, s'évanouit comme une ombre, comme un néant, quand je fus devant elle, réellement près d'elle. J'aurais pu passer la main sur son front, sur ses yeux, sur ses joues, pour me convaincre que c'était bien elle, non plus l'image qui avait vacillé nuit et jour devant mon esprit, mais un être, qui n'était pas à moi, qui voulait et qui devait cependant être à moi, un être auquel je pouvais me fier comme à moi-même, un être éloigné de moi, et cependant plus proche de moi que moi-même, un être sans lequel ma vie n'était pas une vie et sans lequel ma pauvre existence se serait perdue, comme un soupir dans l'infini. — Je sentis, en laissant errer sur elle mes pensées et mes regards, que mon bonheur en ce moment était complet. —

L'idée de la mort me vint à l'esprit, et je tressaillis ;  
\* cependant cette idée n'avait plus rien d'horrible pour moi : au lieu de détruire *cet amour*, la mort ne pouvait que le purifier, l'embellir, le rendre éternel.

Il était doux de se taire auprès d'elle. Toute la profondeur de son âme se reflétait sur son visage, et en le regardant, je devinais ce qui se passait, ce qui vivait en elle. « Tu me fais souffrir, semblait-elle dire sans vouloir l'exprimer. Sommes-nous enfin réunis ? Reste calme, ne te plains pas, — ne demande rien ! — n'aie pas d'inquiétude, sois le bienvenu et ne te plains pas de moi ! » Ses yeux disaient tout cela et cependant nous n'osions pas troubler, en parlant, notre paisible bonheur.

« As-tu reçu une lettre du conseiller ? » dit-elle la première, d'une voix qui tremblait à chaque mot.

« Aucune, » répondis-je. — Elle se tut un moment et reprit : « Peut-être vaut-il mieux qu'il en soit ainsi, et que je te dise tout moi-même. Mon ami, nous nous voyons aujourd'hui pour la dernière fois. Séparons-nous paisiblement, sans plaintes, sans colère. J'ai commis une grande faute, je le sens. Je

t'ai pris une part de ta vie, sans songer que souvent la brise la plus légère effeuille une fleur. Je connais si peu le monde ! Je ne pensais pas qu'une pauvre malade pût inspirer un autre sentiment que la pitié. Je t'accueillais en amie, avec sincérité, parce que je te connaissais depuis longtemps, parce que j'étais heureuse de ta présence, et, pourquoi ne pas tout dire ? parce que je t'aimais. Mais le monde ne comprend pas cet amour, et il ne le permet pas. Le conseiller m'a ouvert les yeux : toute la ville parle de nous ; mon frère, le Régent, a écrit au prince pour me faire défendre de te revoir jamais. Je suis désolée de t'avoir causé cette douleur ; dis-moi que tu me pardonnes, et séparons-nous comme deux amis. »

Ses yeux se remplirent de larmes, et elle ferma les yeux pour m'empêcher de voir qu'elle pleurait. — « Maria, lui dis-je, je ne puis vivre qu'avec toi, mais je n'ai aussi qu'une volonté : c'est la tienne. Oui, je te l'avoue, je t'aime avec toute la passion de l'amour ; mais je sens que je ne suis pas digne de toi. Tu es au-dessus de moi par ta noblesse, par ta grandeur et ta pureté, et je puis à peine soutenir la

pensée de t'appeler jamais ma femme. Et cependant il n'y a pas d'autre chemin pour achever notre vie ensemble. Maria, tu as toute liberté ; je ne te demande aucun sacrifice ; le monde est grand : si tu le veux, nous ne nous reverrons jamais. Mais, si tu m'aimes, si tu sens que tu m'appartiens, oh ! alors, oublions le monde et ses froids jugements. Je te porte dans mes bras à l'autel, et, à genoux, je te jure d'être à toi, à la vie et à la mort. »

« Mon ami, dit-elle, nous ne devons jamais vouloir l'impossible. Si la volonté de Dieu avait été de nous unir dans cette vie, m'aurait-il envoyé ces souffrances, qui m'empêcheront d'être jamais autre chose qu'une faible enfant ? Ne l'oublie pas, ce que nous appelons destinée, circonstances, relations de la vie, n'est en réalité que l'œuvre de la Providence. Se révolter contre ces obstacles, c'est se révolter contre Dieu même ; ne serait-ce pas enfantin, et, on pourrait le dire, criminel ? Les hommes vont sur la terre, comme les étoiles au ciel. Dieu leur a tracé la voie sur laquelle ils se rencontrent, et, quand ils doivent se séparer, il faut qu'ils se séparent ; — leur

résistance serait inutile, ou elle détruirait l'ordre du monde. Nous ne pouvons pas comprendre cet ordre mais nous devons nous y conformer avec soumission. Je ne m'explique pas, moi-même, en quoi mon affection pour toi était un mal. Non ! je ne peux pas, je ne veux pas l'appeler ainsi. Mais cela ne peut pas être, ne doit pas être : il suffit. Mon ami, nous devons nous soumettre avec humilité, avec foi. »

Malgré le calme avec lequel elle me parlait, je voyais trop combien elle souffrait ; je crus cependant que je serais coupable d'abandonner ainsi le combat avec ma vie. Je repris de l'empire sur moi-même, et je fis tous mes efforts pour éviter même un mot passionné, qui eût augmenté ses souffrances.

« Si c'est la dernière fois, lui dis-je, que nous nous rencontrons dans cette vie, voyons clairement du moins, à qui nous faisons ce sacrifice. Si notre amour était contraire à n'importe quelle loi supérieure, je me soumettrais. Ce serait renier Dieu que de s'insurger contre sa volonté suprême. Il semblerait que l'homme peut quelquefois tromper Dieu,



que sa petite prudence peut dérober quelque chose à la sagesse divine : c'est une folie. L'homme, qui entreprend ce combat de Titans, est écrasé, anéanti. Mais quelle loi s'oppose à notre amour ? Aucune ; il n'y a contre lui que les commérages du monde. J'estime les lois de la société, je les estime même dans leurs exagérations et leurs erreurs. Un corps malade demande des remèdes artificiels, et il serait impossible, sans la retenue, les égards et ces préjugés de la société dont nous sourions, de contenir l'humanité, de vivre ensemble en ce monde. Il nous faut sacrifier beaucoup à ces divinités, et comme les Athéniens, nous envoyons chaque année un vaisseau lourdement chargé de jeunes hommes et de jeunes filles, à ce monstre qui régit le labyrinthe de notre société. Il n'y a pas de cœur qui n'ait été brisé, pas d'homme vraiment capable de sentiment qui n'ait dû renoncer à l'enthousiasme de l'amour, avant de subir docilement les liens que la société nous impose. Il doit en être ainsi, il est impossible qu'il en soit autrement. Tu ne connais pas le monde ; mais, pour ne te parler que de mes amis, je pourrais

te rapporter des volumes entiers de tragédies. L'un aimait une jeune fille, et il était payé de retour ; mais il était pauvre, elle était riche. Les parents et les cousins grondèrent, raillèrent, et deux cœurs furent brisés ; pourquoi ? parce que c'est un malheur, dans le monde, qu'une femme porte une robe faite du coton que produit un arbuste d'Amérique, et non des fils que secrète un ver de Chine. Un autre aimait une jeune fille, et il en était aimé ; mais il était protestant, elle était catholique. Les mères, les prêtres troublèrent leur paisible projet, et deux cœurs furent brisés : pourquoi ? à cause de cette partie d'échecs politique que Charles-Quint, François I<sup>er</sup> et Henri VIII ont jouée il y a trois siècles. Un troisième aimait une jeune fille qui l'aimait ; il était noble, elle était roturière. Les sœurs crièrent, babilèrent, et ces deux cœurs furent brisés, parce qu'il y a cent ans, un soldat en tuait un autre qui voulait attenter à la vie du roi : il reçut en récompense des titres, des honneurs, et son arrière-petit-fils paie, d'une vie manquée, le sang versé autrefois. D'après les calculs de la statistique, un cœur est ainsi brisé

toutes les heures, et je le crois ; pourquoi tant de malheurs ? presque toujours, parce que le monde ne permet pas l'amour entre personnes étrangères, et le souffre seulement entre époux et épouses. Si deux hommes aiment la même jeune fille, l'un des deux doit céder ; mais pourquoi donc ? Ne peut-on pas aimer une fille sans vouloir l'épouser, aimer une femme sans la désirer ? — Tu fermes les yeux et je m'aperçois que j'en ai trop dit. — Le monde a rendu vulgaire ce qu'il y a de plus solennel dans la vie ; mais c'est assez, Maria ; parlons la langue du monde, quand nous avons affaire à lui, mais conservons à l'amour son caractère sacré, quand nous pouvons parler à cœur ouvert le langage du cœur, sans nous soucier des bruits du monde. Le monde lui-même honore ce recueillement, cette courageuse résistance que de nobles cœurs opposent, dans la conscience de leurs droits, à la marche ordinaire des choses. Les égards, les convenances, les préjugés du monde sont comme une plante grimpante ; il est beau de voir un lierre vigoureux orner de ses mille pampres et de ses mille rameaux un mur solide ; mais cette plante pa-

rasite ne doit pas l'emporter sur nous ; autrement, elle entre par toutes les fissures, elle disjoint et désunit tout ce qui fait la force de notre vie intérieure. — Donne-toi à moi, Maria ; suis les impulsions de ton cœur. Le mot qui est déjà sur tes lèvres, va décider pour jamais de ta vie et de la mienne, de ton bonheur et du mien. »

Je me tus. Sa main, que je tenais dans les miennes, répondait à la chaleur de son cœur. Elle s'émut ; ses sentiments s'agitaient tumultueusement en elle, et jamais le ciel ne me parut plus beau qu'en ce moment où la tempête, l'un après l'autre, dissipait les nuages.

« Et pourquoi m'aimes-tu ? » dit-elle lentement, comme pour éloigner encore le moment d'une réponse décisive.

« Pourquoi ? Maria ; demande à l'enfant pourquoi il est né, à la fleur pourquoi elle s'épanouit, au soleil pourquoi il nous éclaire. Mais s'il faut te dire plus encore, fais parler, à ma place, ce livre, qui est près de toi, et que tu aimes :

« Ce qu'il y a de meilleur, doit être aussi le plus

« aimé, et dans cet amour, on ne doit considérer ni  
« avantages, ni désavantages, ni intérêt, ni dommage,  
« ni profit, ni perte, ni honneur, ni déshonneur, ni  
« louange, ni blâme, ni rien de semblable; mais ce  
« qui est, en vérité, le plus noble et le meilleur, doit  
« être aussi le plus aimé, et pour cette seule raison  
« que c'est le plus noble et le meilleur. D'après cela,  
« l'homme doit régler sa vie au dedans et au dehors.  
« Au dehors, parmi les créatures, l'une est meilleure  
« que l'autre, selon que le bien éternel brille et se ma-  
« nifeste plus vivement dans l'une que dans l'autre;  
« celle en qui le bien éternel brille, agit, est manifesté  
« et aime le plus, est aussi la meilleure des créatures;  
« celle, en qui le bien éternel se reflète le moins, est  
« aussi la moins bonne. L'homme vit au milieu des  
« créatures, et fait parmi elles cette distinction : la  
« meilleure des créatures doit lui être la plus chère,  
« et il doit avec empressement, s'attacher, s'unir à  
« elle <sup>1</sup>... » Tu es la meilleure des créatures que je  
connaisse, Maria, et voilà pourquoi je t'aime, pour-

1. Voyez la note M, à la fin du volume

quoi tu m'es chère, — pourquoi nous nous aimons. Prononce le mot, qui est prêt à t'échapper ; dis-moi que tu es à moi, ne mens pas à tes plus intimes sentiments. Dieu t'a donné une vie souffrante, il m'envoie pour souffrir avec toi. Ta douleur sera la mienne, et nous la porterons ensemble, comme un vaisseau porte les voiles, qui le conduisent, à travers les tempêtes, jusqu'au port assuré. »

Elle devint plus calme ; une rougeur légère, semblable à celle d'une soirée paisible, colora ses joues. Elle ouvrit tout-à-fait les yeux, — le soleil brilla, encore une fois, d'un merveilleux éclat.

« Je t'appartiens, dit-elle ; Dieu le veut. — Prends-moi telle que je suis ; aussi longtemps que je vivrai, je serai à toi. — Que Dieu nous unisse ensuite, dans une vie meilleure, et qu'il te récompense de ton amour ! »

Nous nous tenions embrassés ; mes lèvres fermaient d'un doux baiser ses lèvres, qui venaient de répandre leur bénédiction sur ma vie. Le temps s'arrêta pour nous ; le monde, autour de nous, avait disparu. — Un profond soupir s'échappa de sa poi-

trine : « Que Dieu me pardonne cette félicité ! murmura-t-elle. — Maintenant, laisse-moi seule ; je n'ai plus assez de forces. — Au revoir, mon ami, mon bien-aimé, mon sauveur ! »

---

C'étaient les derniers mots qu'elle devait m'adresser. Je me trompe... — Je rentrai chez moi ; mon sommeil fut agité de rêves inquiets. Minuit passé, le docteur entra dans ma chambre : « Notre ange est au ciel, dit-il ; voici le dernier adieu qu'elle t'envoie. » Il me remit une lettre ; elle contenait la bague qu'elle m'avait donnée un jour et que je lui avais rendue, avec cette devise : A la volonté de Dieu. Cette bague était pliée dans un morceau de papier vieilli, sur lequel elle avait écrit la phrase que je lui avais dite, encore enfant : « ce qui est à toi, est aussi à moi. Ta Maria. »

Nous restâmes ensemble pendant de longues heures, sans dire un mot. C'était cette défaillance

d'esprit que le ciel nous envoie, quand le poids de la douleur est trop grand pour nos forces. Enfin le vieillard se leva, me prit la main et me dit : « Nous nous voyons aujourd'hui pour la dernière fois. Il faut que tu t'éloignes, et mes jours sont comptés. Je veux cependant te confier un secret que j'ai gardé toute ma vie, que je n'ai encore révélé à personne. J'ai besoin de le dire à quelqu'un. L'âme qui vient de nous quitter était une belle âme, un esprit excellent, un cœur pur, profond et fidèle. J'ai connu une âme aussi belle, plus belle encore. — C'était sa mère. — J'aimais sa mère et sa mère m'aimait. Nous étions pauvres tous les deux, et je luttais avec les difficultés de la vie, pour nous assurer à elle et à moi une condition honorable. Le jeune prince vit ma fiancée, et il s'en éprit. Il était mon prince, il l'aimait d'un amour sincère, il était disposé à faire pour elle tous les sacrifices, à élever cette pauvre orpheline au rang de princesse ; je l'aimais tant que je renonçai à elle, par amour pour elle ; je quittai le pays, et je lui écrivis que je lui rendais sa parole. Je ne l'ai jamais revue qu'à son lit de mort : elle mourut en don-



nant le jour à sa première fille. — Tu sais, à présent, pourquoi j'aimais ta Maria, et pourquoi j'ai soutenu, jour par jour, sa frêle existence : elle était le seul être qui pût me rattacher encore à cette vie. Supporte le malheur, comme je l'ai supporté ; ne perds pas un seul jour en regrets inutiles. Aide les hommes, quand tu le pourras, aime-les, et remercie Dieu d'avoir vu, connu, aimé et perdu sur la terre un cœur comme le sien. »

« A la volonté de Dieu ! » lui répondis-je, et nous nous quittâmes pour toute la vie.

---

Des jours, des semaines, des mois et des années se sont écoulés. — Ma patrie est devenue pour moi une terre étrangère, et la terre étrangère est devenue ma patrie. Mais son amour m'est resté, et comme une larme tombe dans la mer, mon amour pour elle est tombé dans la mer vivante de l'humanité, et il embrasse ces millions « d'étrangers », que j'ai tant aimés, depuis mon enfance.

Seulement, par les calmes journées d'été, comme aujourd'hui, où l'on se laisse aller au cœur de la nature, dans la forêt, alors qu'on ne sait plus s'il y a encore quelque part des hommes, ou si l'on reste seul, tout seul sur la terre, il se produit un mouvement dans le cimetière des souvenirs : les pensées mortes se relèvent, toute la force de l'amour revient au cœur et le reporte vers ce bel être qui, debout devant moi, me regarde de ses yeux profonds, insondables ; alors il semble que l'amour pour des millions d'êtres, disparaissant, fait place à mon amour pour un seul — pour mon bon ange — et mon esprit s'abîme devant l'énigme impénétrable de l'amour à la fois fini et infini.

FIN.



## APPENDICE

---

NOTE A. Page 46.

Denn was an allen Orten  
Als ewig sich erweist,  
Das ist in gebundenen Worten,  
Ein ungebundener Geist.

PLATEN.

---

NOTE B. Page 64.

Was nu ùs geflossen ist, das ist nicht wår wesen, und hât  
kein wesen anders dan in dem volkomen, sunder es ist ein  
zufal oder ein glast und ein schîn, der nicht wesen ist oder  
nicht wesen hât anders, dan in dem fewer, dâ der glast ùs  
flûsset, als in der sunnen oder in einem liechte.

Théologie allemande.

---

## NOTE C. Page 64.

Welch mensche und welche créatûr begert zu erfaren und  
zu wissen den heimlichen rât und willen gottes, der begert  
nicht anders denne als Adam tet und der böse geist.

Théologie allemande.

---

## NOTE D. Page 65.

Wir beten : « Es gescheh'mein Herr und Gott dein Wille, »  
Und sieh', Er hat nicht Will', er ist ein' ew'ge Stille.

Angelus Silesius (Jean Scheffler).

---

## NOTE E. Page 66.

Ruh'ist das höchste Gut, und wäre Gott nicht Ruh',  
Ich schlösse vor ihm selbst mein'Augen beide zu.

---

## NOTE F. Page 68.

Und wâ die voreinunge geschicht in der wâhrheit und we-  
senlich wirt, dâ stêt vorbass der inner mensche in der einung  
unbeweglich und got lêst den ùssern menschen her und dar

bewegt werden von diesem zu dem. Das müß und sol sîn und geschehen, dass der ûsser mensche spricht und es ouch in der wârheit alsô ist, « ich wil weder sîn noch nit sîn, weder leben oder sterben, wissen oder nicht wissen, tûn oder lâssen, und alles das disem glich ist, sunder alles, das dâ müß und sol sîn und geschehen, dâ bin ich bereit und gehorsam zu, es si in lidender wîse oder in tûender wîse. » Und alsoe hât der ûsser mensch kein warumbe oder gesûch, sunder alleine dem ewigen willen genûk zu sîn. Wan das wirt bekannt in der wârheit, das der inner mensche stên sol unbeweglich und der ûsser mensch müß und sol bewegt werden, und hât der inner mensch in sîner beweglikeit ein warumb, das ist anders nichts dann ein müß- und sol-sîn, geordnet von dem ewigen willen. Und wâ got selber der mensch wêre oder ist, dâ ist es alsô. Das merket man wol in Kristô. Ouch wâ das in götlichem und ûs götlichem liechte ist, dâ ist nit geistliche hôchfart noch unachtsame friheit oder frie gemût, und alle ordenligkeit und redeligkeit, glicheit und wârheit, fride und genûgsamkeit, und alles das, das allen tugenden zu gehôrt, das müß dâ sîn. Wâ es anders ist, dâ ist im nit recht, als vor gesprochen ist. Wan recht als dises oder das zu diser einung nit gehelfen oder gedienen kan, alsô ist ouch nichts, das es geirren oder gehindern mag, denn alleine der mensch mit sînem eigen willen, der tût im disen grôssen schaden. Das sol man wissen.

---

NOTE G. Page 71.

THE BURIED LIFE.

Light flows our war of mocking words, and yet,  
Behold, with tears my eyes are wet.  
Y feel a nameless sadness o'er me roll.

Yes, yes, we know that we can jest,  
We know, we know that we can smile;  
But there's a something in this breast  
To wick thy light words bring no rest,  
And thy gay smiles no anodyne.

Give me thy hand, and hush awhile,  
And turn those limpid eyes on mine,  
And let me read there, love, thy inmost soul.

Alas, is even Love too weak  
To unlock the heart, and let it speak?  
An even lovers powerless to reveal  
To one another what indeed they feel?  
I knew the mass of men conceal'd  
Their thoughts, for fear that if reveal'd  
They would by other men be met  
With blank indifference, or with blame reprov'd :  
I knew they lived and mov'd  
Trick'd in disguises, alien to the rest  
Of men, and alien to themselves — and yet  
The same heart beats in every human breast.

But we, my love — does a like spell benumb  
Our hearts — our voices? — must we too be dumb?

Ah, well for us, if even we,  
Even for a moment, can yet free  
Our heart, and have our lips unchain'd :  
For that which seals them hath been deep ordain'd.

Fate, which foresaw  
How frivolous a baby man would be,  
By what distractions he would be possess'd,  
How he would pour himself in every strife,  
And well-nigh change his own identity;  
That it might keep from his capricious play  
His genuine self, and force him to obey,  
Even in his own despite, his being's law  
Bode through the deep recesses of our breast  
The unregarded River of our Life  
Pursue with indiscernible flow its way;

And that we should not see  
The buried stream, and seem to be  
Eddying about in blind uncertainty,  
Though driving on with it eternally.

But often, in the world's most crowded streets,  
But often, in the din of strife,  
There rises an unspeakable desire  
After the knowledge of our buried life,  
A thirst to spend our fire and restless force  
In tracking out our true, original course ;  
A longing to inquire  
Into the mystery of this heart that beats .  
So wild, so deep in us, to know  
Whence our thoughts come and where they go.  
And many a man in his own breast then delves,  
But deep enough, alas, none ever mines :  
And we have been on many thousand lines,  
And we have shown on each talent and power,  
But hardly have we, for one little hour,  
Been on our own line, have we been ourselves ;  
Hardly had skill to utter one of all  
The nameless feelings that course through our breast,  
But they course on for ever unexpress'd.  
And long we try in vain to speak and act  
Our hidden self, and what we say and do  
Is eloquent, is well — but 'tis not true :

And then we will no more be rack'd  
With inward striving, and demand  
Of all the thousand nothings of the hour  
Their stupifying power ;  
Ah yes, and they benumb us at our call :  
Yet still, from time to time, vague and forlorn,  
From the soul's subterranean depth upborne  
As from an infinitely distant land,  
Come airs, and floating echoes and convey  
A melancholy into all our day.

Only — but this is rare —



When a beloved hand is laid in ours,  
When, jaded with the rush and glare  
Of the interminable hours,  
Our eyes can in another's eyes read clear,  
When our world-deafen'd ear  
Is by the tones of a lov'd voice caress'd, —  
A bolt is shot back somewhere in our breast  
And a lost pulse of feeling stirs again :  
The eye sinks inward, and the heart lies plain,  
And what we mean, we say, and what we would, we know.  
A man becomes aware of his life's flow,  
And hears its winding murmur, and he sees  
The meadows where it glides, the sun, the breeze.  
And there arrives a lull in the hot race  
Wherein he doth for ever chase  
That flying and elusive shadow, Rest.  
An air of coolness plays upon his face,  
And an unwonted calm pervades his breast.  
And then he thinks he knows  
The Hills where his life rose,  
And the Sea where it goes — — —

ARNOLD.

---

NOTE H. Page 103.

Sweet Highland Girl, a very shower  
Of beauty is thy earthly dower !  
Twice seven consenting years have shed  
Their utmost bounty on thy head :  
And these grey rocks ; that household lawn ;  
Those trees, a veil just half withdrawn ;  
This fall of water that doth make  
A murmur near the silent lake ;

This little bay, a quiet road  
That holds in shelter thy Abode —  
In truth together do ye seem  
Like some thing fashioned in a dream;  
Such Forms as from their covert peep  
When earthly cares are laid asleep!  
But, O fair Creature! in the light  
Of common day, so heavenly bright,  
I bless Thee, Vision as thou art,  
I bless thee with a human heart;  
God shield thee to thy latest years!  
Thee neither know I, nor thy peers;  
And yet my eyes are filled with tears.

With earnest feeling I shall pray  
For thee when I am far away:  
For never saw I mien, or face,  
In which more plainly I could trace  
Benignity and home-bred sense  
Ripening in perfect innocence.  
Here scattered, like a random seed,  
Remote from men, Thou dost not need  
The embarrassed look of shy distress,  
And maidenly shamefacedness:  
Thou wear'st upon thy forehead clear  
The freedom of a Mountaineer:  
A face with gladness overspread!  
Soft smiles, by human kindness bred!  
And seemliness complete, that sways  
Thy courtesies, about thee plays;  
Whith no restraint, but such as springs  
From quick and eager visitings  
Of thoughts that lie beyond the reach  
Of thy few words of English speech:  
A bondage sweetly brooked, a strife  
That gives thy gestures grace and life!  
So have I, not unmoved in mind,  
Seen birds of tempest-loving kind —

Thus beating up against the wind.

What hand but would a garland cull  
For thee who art so beautiful?

O happy pleasure! here to dwell  
Beside thee in some heathy dell;  
Adopt your homely ways, and dress,  
A Shepherd, thou a Shepherdess!  
But I could frame a wish for thee  
More like a grave reality:  
Thou art to me but as a wave  
Of the wild sea; and I would have  
Some claim upon thee, if I could,  
Though but of common neighbourhood.  
What joy to hear thee, and to see!  
Thy elder Brother I would be,  
Thy Father — anything to thee!

Now thanks to Heaven! that of its grace  
Hath led me to this lonely place  
Joy have I had; and going hence  
I bear away my recompence.  
In spots like these it is we prize  
Our Memory, feel that she hath eyes:  
Then, why should I be loth to stir?  
I feel this place was made for her;  
To give new pleasure like the past,  
Continued long as life shall last.  
Nor am I loth, though pleased at heart,  
Sweet Highland Girl! from thee to part;  
For I, methinks, till I grow old,  
As fair before me shall behold,  
As I do now, the cabin small,  
The lake, the bay, the waterfall,  
And Thee, the Spirit of them all!

WORDSWORTH.

---

## NOTE I. Page 107.

From heaven if this belief be sent,  
If such be nature's holy plan,  
Have I not reason to lament  
What man has made of man !

---

## NOTE J. Page 112.

Ueber allen Gipfeln  
Ist Ruh' ;  
In allen Wipfeln  
Spürest du  
Raum einen Hauch ;  
Die Vögelein schweigen im Walde.  
Warte nur, balde  
Ruhest du auch !

GÖTHE.

## NOTE K. Page 112.

La forza d'un bel volto al ciel mi sprona  
(Ch'altro in terra non è che mi diletta).  
E vivo ascendo tra gli spirti eletti ;  
Grazia ch'ad uom mortal raro si dona.  
Si ben col suo Fattor l'opra consuona,  
Ch'a lui mi levo per divin concetti ;

E quivi informo i pensier tutti e i detti,  
Ardendo, amando per gentil persona.  
Onde, se mai da due begli occhi il guardo  
Torcer non so, conosco in lor la luce  
Che mi mostra la via, ch'a Dio mi guide';  
E se nel lume loro acceso io ardo,  
Nel nobil foco mio dolce riluce  
La gioia che nel cielo eterna ride.

MICHEL-ANGE.

---

NOTE L. Page 119.

Thy elder Brother I would be,  
Thy Father — anything to thee !

WORDSWORTH.

---

NOTE M. Page 136.

Das beste solte das liebste sîn, und in diser liebe sollte nicht angesehen werden nutz und unnutz, fromen oder schaden, gewin oder vorlust, êre oder unêre, lob oder unlob oder diser keins, sunder was in der wârheit das edelste und das aller beste ist, das solt auch das allerliebste sîn, und umb nichts anders dan allein umb das, das es das edelst und das beste ist. Hie nâch mocht ein mensche sîn leben gerîchten yon ûssen und von innen. Von ûssen : wan under den crêa tûren ist eins besser dan das ander, dar nâch dan das êwig gût in einem mêr oder minner schînet und wurket dan in dem andern. In welchem nun das êwig gût aller

meist schînet, lûchtet, wurket und bekant und geliebet wirt, das ist ouch das beste under den créatûren; und in welchem dis minst ist, das ist ouch das aller minst gût. Sô nu der mensche die créatûr hândelt und dâ mit umb gêt, und disen underscheit bekennet, sô sol im ie die beste créatûr die liebste sîn und sol sich mit flis zu ir halden und sich dâ mit voreinigen.....

Théol. allemande.

FIN



7











